



**SOUVENIRS
DE
JOURNÉES
SOMBRES**

Par Paul Berron

29 Illustrations

Édité par l'ACTION CHRÉTIENNE EN ORIENT
Graffenstaden près Strasbourg.
1900.

SOUVENIRS
DE
JOURNÉES
SOMBRES

Par Paul Berron

29 Illustrations

Edité par l'ACTION CHRÉTIENNE EN ORIENT
Graffenstaden près Strasbourg.
1930.

SOMMAIRE

	Page
Préface	5
1. Alep pendant les persécutions arméniennes	7
2. Les massacres de Der- <i>ez-Zor</i>	9
3. Souffrances morales	17
4. Conflits tragiques	21
5. Comment fut préparée la naissance de l'Action Chrétienne en Orient	29
6. Pourquoi les Turcs persécutaient les Arméniens	35
7. Turcs sympathiques aux Arméniens	42
8. Curdes et Arméniens	46
9. Une joie de courte durée	47
10. «A travers la bonne et la mauvaise réputation»	50
11. Et la cause de l'Évangile?	53
12. «Aimez vos ennemis»	58
13. «Une belle confession en présence d'un grand nombre de témoins»	60
Appendice:	
Aperçu historique sur les souffrances arméniennes	70
L'œuvre de l'Action Chrétienne en Orient	72

Préface.

Si nous publions ces «Souvenirs», c'est parce qu'ils ne sont pas que des souvenirs personnels. Leur cadre n'est pas celui d'une vie toute privée, mais la Grande Guerre, de 1914 à 1918; le sort dont il s'agit n'est pas celui d'une seule personne — qui, je l'espère, est aussi effacée que possible — mais le sort de toute une nation, la nation arménienne. Ce sort est si monstrueux, qu'on ne doit se lasser d'en parler. — Ces Souvenirs ne se groupent pas non plus autour d'un point de vue d'intérêt personnel; nous avons voulu montrer bien plutôt l'importance des événements relatés ici par rapport à la Cause de l'Évangile et au triomphe du Règne de Dieu. Cette brochure voudrait — ce n'est pas là sa moindre ambition — être une publication missionnaire relative à la lutte formidable entre l'Islam et le Christianisme, lutte qui selon toute apparence est entrée dans une nouvelle période, particulièrement importante. L'on verra dans les derniers chapitres de cette brochure qu'il n'est pas question seulement du conflit sanglant entre les deux nations, mais aussi de la lutte spirituelle entre les deux religions. Cette dernière question trouve son complément dans ma brochure «Après les persécutions en Orient», parue chez l'Action Chrétienne en Orient, Grafenstaden-Strasbourg (Bas-Rhin).

Un mot au sujet de l'endroit qui est le théâtre de ces récits, *Alep*, la capitale de la Syrie septentrionale. Elle a toujours été un point de jonction des routes de caravanes; c'est là que se croisent aujourd'hui les grandes lignes de chemin de fer d'Alep-Damas et de Bagdad. Elle compte environ 250.000 habitants, chiffre qu'elle a sans doute atteint par l'arrivée de près de quarante mille réfugiés arméniens. Etant située non loin de la Turquie proprement dite — en effet la nouvelle frontière syro-turque passe à moins de 50 kilomètres au nord d'Alep — elle est devenue un endroit particulièrement important, pendant la guerre pour les Arméniens déportés, et depuis la guerre pour les innombrables réfugiés. De même que le nom de Der-ez-Zor était synonyme de destruction, le

nom d'Alep était synonyme de salut pour un grand nombre d'Arméniens, bien que la misère et la mort en eussent guetté beaucoup, même là-bas, mais au moins ce n'était plus une mort violente!

Aujourd'hui Alep est un centre d'une très grande importance pour les opérations missionnaires, non seulement grâce à sa situation dans le territoire limitrophe entre l'Arabie et la Turquie, mais aussi à cause de la présence d'un grand nombre de chrétiens évangéliques (cinq mille environ) qui ont une vie spirituelle très intense. L'avenir révèlera quelle pourra être l'influence de ce noyau de chrétiens au milieu d'une ville musulmane si grande et d'un territoire musulman si considérable.

Cette brochure s'adresse en premier lieu au cercle immédiat des amis de notre Mission, dont elle rapporte la création. Mais je serais profondément heureux si en dehors et au delà de ce cercle elle pouvait également être remarquée et gagner de nouveaux amis à la Cause de notre Seigneur en Orient et à celle de nos frères arméniens.

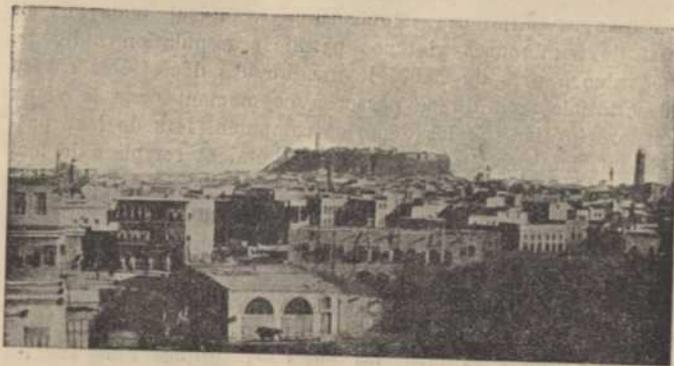
1. Alep pendant les persécutions arméniennes.

Lorsqu'au printemps 1916 j'arrivai à Alep pour la première fois, les habitants de la ville étaient encore sous l'impression terrible des événements qui venaient de se passer, quand des dizaines de milliers d'Arméniens avaient été conduits à travers la ville dans un état lamentable. Une épidémie de fièvre typhoïde avait éclaté à ce moment, et avait fait d'épouvantables ravages parmi ces «Mouhadjirs» (réfugiés), mais elle fit aussi de nombreuses victimes parmi la population indigène. On évalue à près de 25.000 le nombre des décès! Des choses indescriptibles ont dû se passer à ce moment dans le vieux quartier chrétien, où les déportés campaient lors de leur passage. Les maisons, les cours, les rues étaient remplies de malades, d'agonisants, de morts.

A cette époque, Mlle Béatrice Rohner de la mission franco-forestoise de Marache, vint à Alep pour y fonder des orphelinats avec la permission de Djémal Pacha. Ce fut un travail immense, presque surhumain, mais que Dieu bénit visiblement. Il est vrai que nous eûmes la douleur de voir cette belle œuvre détruite plus tard, les autorités turques enlevant les enfants de ces établissements pour les mettre dans des orphelinats musulmans en Anatolie. Mlle Rohner, brisée par ces événements, quitta Alep. — Plus tard d'autres orphelinats furent créés; je me souviens tout spécialement de l'un d'entre eux: Dans une vieille école pouvant au plus abriter cinq cents enfants, 1800 enfants étaient entassés dans des circonstances déplorables: il n'y avait pas même d'eau dans la maison pour tous ces petits. Le puits existait, c'est vrai, mais ni corde ni seau pour puiser l'eau, ni d'argent pour les acheter. Grâce au don d'une école supérieure de jeunes filles, le Collège Lucie-Berger de Strasbourg, je pus remédier à cet état de choses, acheter aussi des cuillers en bois pour que les enfants ne fussent pas obligés de puiser leur soupe quotidienne — bien claire hélas — avec leurs petites mains, et rendre d'autres petits services.

La misère dans les rues était immense; les Arméniens qui s'étaient réfugiés par milliers dans la ville ne trouvaient souvent pas de travail, et la vie était d'une cherté excessive. Il n'y avait rien dont le prix eût été abordable pour des gens pauvres, de sorte que beaucoup de ces réfugiés n'étaient arrivés au but de leur espérance que pour y mourir de faim, après avoir échappé à la mort par inanition dans le désert.

Devant notre maison nous avions des preuves saisissantes de cette misère. Jour après jour des gens affamés entouraient notre maison, attendant l'instant où les caisses à ordures



Alep (avec la citadelle).

étaient vidées, pour se jeter comme des sauvages sur elles et les fouiller afin d'y trouver quelque chose de «mangeable», des os, des trognons de choux, des épluchures de melons, et autres choses semblables. Jadis, les chiens errants venaient chercher là leur nourriture; maintenant c'étaient des êtres humains qui leur disputaient ces misérables déchets. Tel fut le spectacle que nous avions journellement sous les yeux; ils allèrent même jusqu'à dormir par terre, devant notre maison, pour ne pas perdre leurs droits sur ce lieu privilégié. Naturellement nous aidions tant que nous pouvions.

Il arrivait aussi, malheureusement, que l'un ou l'autre d'entre eux mourait dans la rue. On estime que le nombre de

ceux qui chaque jour à cette époque, à Alep, mouraient de faim, était de 50—80 personnes. A l'aube, des charrettes passaient dans les rues et ramassaient les cadavres que l'on trouvait dans la rue ou dans quelque recoin caché. Je n'oublierai jamais ce que je vis certain matin: Je me trouvais à une heure matinale près des cimetières, lorsque je vis arriver une charrette à deux roues attelée d'un cheval et couverte d'une bâche, mais par derrière pendaient deux jambes nues. C'était une de ces charrettes mortuaires. Je la suivis pour m'orienter, et assistai à l'«enterrement». Sept cadavres, entièrement dépouillés de leurs vêtements, étaient jetés pêle-mêle dans le fond de la charrette, hommes, femmes, enfants. La manière dont le fossoyeur, un jeune Arabe de 18 ans peut-être, transporta ces corps à la fosse, était particulièrement révoltante: Il les tira l'un après l'autre de la charrette qui était assez haute, pour les faire tomber à terre, puis il les traîna par une corde jusqu'à la fosse. C'eût été déjà répugnant de voir traiter ainsi des cadavres de bêtes. Mais c'étaient des corps humains, complètement décharnés, et dont chacun aurait pu raconter une longue suite de douleurs infinies. — Les sept corps furent mis dans une fosse qui avait environ 80 cm de profondeur sur 120 cm de largeur. Naturellement elle était remplie jusqu'à ras du sol lorsque tous y furent couchés et que le fossoyeur commença à jeter un peu de terre sur eux. Rien d'étonnant que les chiens et les chacals venaient de nuit gratter là pour sortir les cadavres. En effet, à quelques pas de cette fosse, je vis la tête et le thorax fraîchement rongés d'un adolescent, que le fossoyeur jeta dans la même fosse. — Après tant de souffrances indicibles ne pas même avoir une tombe décente! — Voilà leur sort cruel!

2. Les massacres de Der-*ez-Zor*.

Je me souviens encore très bien du moment où les premières nouvelles de grands massacres de déportés arméniens à Der-*ez-Zor* sur l'Euphrate parvinrent jusqu'à Alep. Plus tard je fis la connaissance d'un homme qui avait échappé à ce carnage et qui nous en fit un récit détaillé.

Dighran — c'était le nom de cet homme, âgé de 30 ans environ — avait été déporté de sa ville natale, avec environ cent autres familles. Certes, c'était bien un chemin de douleur que suivirent ces pauvres malheureux qui allaient vers l'Euphrate, à travers les steppes, le désert, sur des routes sans ombre, privés d'eau, exposés jour après jour au soleil brûlant. Ce qui était pire, c'étaient les rencontres avec des hordes d'Arabes; c'étaient alors toujours les mêmes craintes, la même angoisse, et les mêmes souffrances: menaces, mauvais traitements, viol ou rapt des femmes, des jeunes filles, des enfants! «Je ne puis tout vous décrire en détail, disait D., j'en



*Couvent de derwiches près d'Alep
(sur la route conduisant à l'Euphrate).*

aurais jusqu'à minuit, et peut-être ne supporteriez-vous pas d'entendre toutes ces choses.»

Passant par Bab, ces groupes de déportés arrivèrent à l'Euphrate, près de Meskène. Là des barques pouvaient être louées au prix d'une pièce d'or par tête. Cela paraissait une facilité, mais n'était qu'un nouveau danger. Les malheureux connaissaient assez la pratique de leurs ennemis de les prendre sur les barques, de les transporter jusqu'au milieu du fleuve, puis de les jeter à l'eau, liés les uns aux autres en vrais paquets humains. La moitié des fugitifs choisit cependant ce chemin, incapables de continuer leur route à travers le

désert, ou préférant peut-être être noyés que d'endurer toutes les souffrances de ce chemin. Et ils firent bien, car les barques arrivèrent à Der-ez-Zor sans encombre, tandis que ceux qui suivirent la route de terre eurent à souffrir tout particulièrement.

Les voilà donc à Der-ez-Zor, une jolie petite ville au bord de l'Euphrate, mais dont le nom aura pour les Arméniens de tous temps un son atroce. Car c'est vers Der-ez-Zor qu'on dirigea des centaines de milliers de ces réfugiés, dont la plupart périrent en chemin, tandis que ceux qui arrivèrent à destination furent mis à mort d'une façon ou d'une autre. Pour finir, les Arméniens savaient tous qu'être envoyés à Der-ez-Zor, cela revenait à un arrêt de mort.

Tout d'abord un sort plus supportable parut réservé aux déportés. Le Moutessarif (préfet turc) de la région était un homme au cœur humain, qui essaya, autant qu'il le put, de leur faciliter l'existence. — Ils étaient 100 à 120.000 Arméniens là-bas. Leur camp devait être immense, même si le nombre de 80.000, que d'autres indiquent, est plus exact.

Mais au bout d'un an, ce Moutessarif fut remplacé par un autre, Zéki Bey, que précédait un renom terrible. Dans son ancien poste à Everek il avait, disait-on, persécuté et martyrisé les Arméniens avec une volupté cruelle, leur faisant p. ex. clouer des fers à cheval sous les pieds! Et c'est cet homme-là qu'on nommait chef suprême de Der-ez-Zor! La première chose qu'il fit, ce fut d'exiger que tous les Arméniens qui se trouvaient cachés dans des maisons arabes, fussent livrés. Il ne fallait pas qu'aucun échappât aux mesures qu'il allait prendre! Puis tous les déportés, qui avaient réussi à s'établir, bien que d'une façon primitive, furent transférés sur la rive gauche de l'Euphrate. On prétendit que ce devait être pour leur bien, que de là on les renverrait dans leurs foyers; mais comment accorder avec cette promesse le fait que quelques jours avant ce transfert, deux cents parmi les hommes les plus respectés furent mis en prison, puis fusillés et jetés dans le fleuve?

Après une vingtaine de jours, l'on commença à les transporter dans l'intérieur du pays en groupes de mille, deux mille et davantage, escortés d'une centaine de gendarmes turcs et

de deux cents Tcherkesses. Pendant deux ou trois jours ils avançaient dans le désert, puis soudain on les arrêtait, et, séparant tout d'abord les hommes des femmes, ceux-ci étaient conduits à un endroit plus écarté, et là, après les avoir déshabillés entièrement (leurs habits étaient le salaire des Circassiens!), on les liait quatre par quatre, puis, les plaçant en un grand tas, entourés de leur escorte armée, on faisait feu sur ces foules de malheureux jusqu'à ce que tous fussent couchés morts.



Entrée de la citadelle d'Alep.

Plus atroce encore était le sort des femmes et des enfants. Car, après l'exécution des hommes, c'était leur tour. On les déshabillait aussi complètement, puis on les chassait plus loin jusqu'à un endroit propice. Là cette masse humaine, livrée sans défense à la sauvagerie bestiale de ses bourreaux ivres de sang, subissait une mort affreuse. La munition ayant été déclaré trop bonne pour les femmes, c'était avec des coutelas et des épées qu'on organisait une vraie boucherie parmi elles, jusqu'à ce que finalement il ne restait plus qu'un amas de corps affreusement mutilés et nageant dans leur sang. —

Et le même sort attendait chaque nouveau groupe. Près de 100.000 (cent mille!) créatures humaines furent ainsi systématiquement égorgés. — Voilà les célèbres massacres de Der-zor!

Je demandai à Dighran comment ces pauvres gens avaient supporté ces horreurs, quelle avait été leur attitude. Il me répéta ce que l'un ou l'autre de ceux qui avaient pu échapper, ayant p. ex. été laissés comme morts sur la place, avaient raconté. — La plupart du temps, lorsqu'ils remarquaient que l'heure s'apprêtait à venir avec angoisse arrivait, ils se lamentaient évidemment à haute voix, et les moments où les hommes étaient séparés de leurs femmes, de leurs familles, étaient particulièrement déchirants. Des cris terribles remplissaient l'air, et les scènes les plus saisissantes et émouvantes se passaient lorsque les meurtriers avides de sang se jetaient sur leurs malheureuses victimes pour les achever. Mais il y avait aussi, et cela souvent parmi les femmes, de ceux qui restaient calmes et forts, consolant les autres et leur disant: «Courage, tenez bon! Encore un peu de temps, et tout sera fini; nous serons délivrés de tout mal et entrerons dans la félicité des enfants de Dieu!» — Une fois il arriva que de jeunes garçons demandèrent un instant de grâce, puis ils s'agenouillèrent et prièrent à haute voix jusqu'à ce que leurs bourreaux inhumains les assommassent aussi.

Les massacres en masse que nous avons rapportés n'ont pas seulement été ordonnés par le préfet turc, mais souvent dirigés par lui personnellement, d'après ce que me raconta Dighran. Il paraît que le Moutessarif accompagnait chaque convoi de réfugiés et que bien des fois il prenait part au massacre. L'un des gendarmes qu'il avait forcé de l'accompagner, devint fou d'horreur. Mais ce diable sous forme humaine jouissait énormément de tout, et inventait continuellement de nouvelles cruautés: c'est ainsi qu'il fit un jour arroser de pétrole et brûler vifs plusieurs centaines d'enfants. — Il trouvait des aides assidus parmi les Tcherkesses, une tribu venue du Caucase et qui était réputée pour sa férocité. Lui-même était de cette tribu, c'est pour cette raison qu'il les avait choisis. Pour mieux le caractériser, D. me raconta encore que Zéki Bey avait dans sa maison une fillette armée

nienne d'une dizaine d'années, qu'il paraissait aimer; mais lorsqu'il ordonna aux gendarmes et aux soldats de faire sortir des maisons arabes tous les Arméniens, et même les enfants, il saisit l'enfant par les pieds et fracassa sa tête sur le plancher pour montrer qu'aucune exception ne pourrait être faite! — Une autre fois il avait enfermé environ huit cents enfants dans une ferme et les avait fait mourir de faim! — Toutes ces horreurs, c'était un homme de 30 à 32 ans qui les commentait!



L'espoir de l'Arménie.

Elèves de l'école protestante du Camp d'Alep.

Nous sommes profondément horrifiés de cette cruauté diabolique. Pourtant, si le gouvernement turc a remplacé un préfet arménophile par ce tyran notoire, cela montre bien, malheureusement, que le gouvernement lui-même désirait l'extermination complète des Arméniens. Il paraît aussi que Zéki Bey a été promu à un poste d'honneur après la prompte exécution de son mandat. C'est en tout cas ce que m'affirma Dighran. — Pendant tout notre entretien il me fit l'impression d'un homme tranquille et réfléchi, qui parlait avec une modération extrême et je dirais même surprenante. J'ai tou-

jours devant mes yeux l'étrange rigidité avec laquelle il me décrivait le sort atroce de ses compatriotes. Parfois, en mentionnant le pire, un rire terrible sortait de sa bouche, qui faisait encore plus mal au cœur.

Dighran appartenait au dernier groupe qui fut transporté plus loin. Lui et ses compagnons de misère avaient depuis longtemps deviné le sort des autres, ils savaient aussi ce qui était arrivé au dernier groupe qui se composait d'environ 500 familles d'une classe sociale plus élevée; on les avait conduits jusqu'à l'endroit Scheddadjé, où ils devaient soi-disant pouvoir s'établir; mais ils furent tous massacrés dans leurs tentes. Le dernier groupe, dont faisait partie Dighran, fut conduit par un autre chemin, vers Es-Saouar. On leur affirma, comme aux autres, qu'ils pourraient s'y établir, à condition de payer 2000 livres or. Ils étaient environ mille, et réussirent en effet à réunir entre eux cette somme. Ils signèrent aussi une déclaration selon laquelle ils auraient volontairement versé cette somme en faveur du Croissant rouge turc. Et pourtant ils n'osaient pas croire qu'ils étaient sauvés. En effet, peu de temps après, on les fit partir d'Es-Saouar et on les conduisit dans le désert. Bientôt ils arrivèrent à des endroits où d'autres groupes de réfugiés avaient été massacrés. Deux fois p. ex. ils passèrent près de 300 cadavres d'hommes nus. Une autre fois ils passèrent par une petite vallée où, m'assura Dighran, s'étendait une nappe de sang coagulé d'une hauteur de 5 cm. La tuerie avait eu lieu à l'entrée de la vallée, et le sang avait coulé comme un torrent vers la plaine. L'on imagine ce que devaient éprouver les malheureux condamnés, surtout lorsqu'ils rencontrèrent un Arabe qui leur confia qu'ils arriveraient le lendemain à l'endroit où on les tuerait.

Dighran et quelques-uns de ses compagnons qui avaient décidé de tenter de s'enfuir, comprirent qu'il était grand temps de mettre leur plan à exécution. Ils choisirent une heure du soir, pendant laquelle les déportés ramassaient de l'herbe et des chardons secs pour allumer le feu. Les sept conspirateurs se montrèrent particulièrement zélés et s'éloignèrent de plus en plus des autres, courbés et apparemment arrachant de l'herbe. Lorsqu'ils se crurent assez loin, ils se jetèrent à terre et rampèrent à travers l'herbe. L'obscurité croissante et le

fait que les Tcherkesses, en train de souper, étaient moins vigilants, favorisèrent leur fuite, et ils réussirent à s'enfuir inaperçus.



Arabes d'un village près d'Alep.

Tout n'était pas gagné cependant; car ils étaient bien avant dans le désert et n'avaient en outre d'une boussole qu'un peu d'eau et de pain; ils étaient obligés d'éviter surtout les rares habitations humaines où ils n'auraient rencontré que des Musulmans. Pendant cinq jours ils errèrent à travers le désert,

leurs forces étaient épuisées et, circonstance terrible, leur provision d'eau était à bout. Pour compléter leur malchance, deux des leurs tombèrent malade, et ils durent s'arrêter toute une journée, torturés par ce retard. Ils finirent par s'approcher de quelques collines assez élevées et en conclurent que l'Euphrate n'était pas loin. Dighran, rassemblant ses dernières forces, y monta et rapporta de l'eau pour les fugitifs mourant de soif. Mais après trois heures, nouvelle terreur: ils rencontrèrent des Arabes qui les attaquèrent sur le champ, mais qui se contentèrent de les dépouiller de tous leurs vêtements. Ils avaient conservé la vie, mais qu'allaient-ils devenir dans l'état dans lequel les Arabes les avaient laissés? Ils n'avaient qu'une chose à faire: au lieu d'éviter le prochain village arabe, ils y entrèrent pour essayer d'y trouver du travail afin de gagner de la nourriture et des vêtements. Mais non seulement furent-ils mal reçus par les chiens, mais aussi par les gens du village qui les battirent sauvagement. Toutefois quatre d'entre eux, dont D., réussirent à se faire embaucher, tandis que les trois autres durent continuer leur chemin; on n'entendit plus jamais parler d'eux.

Dighran réussit plus tard à s'enfuir, déguisé en Arabe, et à atteindre Alep comme un des rares Arméniens ayant échappés aux plus terribles des massacres, ceux de Der-*ez-Zor*.

3. Souffrances morales.

Si tous les Arméniens n'ont pas été chassés, mourant de soif, à travers le désert, si tous n'ont pas été victimes des bourreaux, il y a cependant eu des souffrances qui n'ont été épargnées à aucun d'eux: les souffrances morales!

Nos lecteurs n'ont sans doute pu lire sans une émotion profonde les rapports des horreurs commises. Que l'on se figure alors les sentiments des Arméniens, même de ceux qui étaient personnellement en sécurité, mais qui recevaient tous les jours d'autres nouvelles du terrible sort de leurs compatriotes. Ils devaient vivre en bon accord avec les Turcs, alors qu'ils savaient leurs frères, leurs sœurs, souffrant indiciblement et massacrés par les bourreaux turcs, quelque part bien loin dans le désert! Souvent il s'agissait de membres de leur propre famille!

Il est navrant de constater les ravages qui ont passé par les familles. Je demandai p. ex. à mon premier domestique arménien que j'avais à Alep, un garçon de 14 ans: «Où est ton père? — Tué. — Et ta mère? — Morte. — As-tu des frères et sœurs? — J'en avais cinq. — Où sont-ils? — Tous, à part le plus jeune frère, ont péri dans le désert!» — Quoi d'étonnant si l'âme et le système nerveux d'un pauvre garçon comme celui-là sont profondément ébranlés et si souvent la force morale a subi de grands dommages? — Son désespoir fut comble lorsque son dernier petit frère, en jouant sur un toit plat, en tomba et se tua! — Ou bien j'interroge des femmes arméniennes sur leurs circonstances de famille et leur demande où sont leurs maris. Je reçois presque toujours la même réponse désolée: On les avait emmenés peu de temps avant leurs femmes — elles n'en avaient plus jamais reçu de nouvelles — ils avaient péri dans le désert. Si je leur demande où sont leurs enfants, combien souvent je reçois la réponse: ils sont morts en route par suite des privations, etc. Ou encore: Les Turcs, les Arabes les ont enlevés! — Mais où sont-ils? — Dans une maison ou un orphelinat musulmans! — Ou bien encore elles ne le savent pas, ces pauvres mères! Elles n'en ont plus jamais entendu parler! — Comment des mères, des épouses doivent-elles supporter de pareilles douleurs! Et nous avons fait abstraction des cas où les maris ont été cruellement martyrisés et tués sous les yeux de leurs femmes, où, de la manière la plus abominable, les enfants ont été fracassés, des jeunes filles violées devant leurs mères! — Quoi d'étonnant que leur âme, leur esprit sont à jamais obscurcis, ou même troublés? A une gare entre Alep et Damas j'observai plusieurs fois une femme arménienne d'un certain âge qui malgré les coups de crosse du poste de garde s'approchait du train en mendiant et se conduisait d'une façon étrange. Une jeune Arménienne qui voyageait avec moi, la reconnaissant, se mit à pleurer en disant: «C'est une ancienne amie de notre famille; elle était autrefois cultivée et dans une situation aisée, mais elle est devenue folle et complètement dégradée par tout ce qu'elle a souffert.»

Une autre pensée augmentait encore les souffrances morales de ceux qui avaient pu se réfugier ou qui avaient toujours échappé: c'était l'incertitude continuelle dans laquelle ils vi-

vaient. Chaque jour, un nouvel ordre pouvait transformer en persécution l'indulgence dont jusqu'alors ils étaient l'objet, ou bien ils pouvaient être découverts. Quelle existence! Jamais — pendant des mois, des années, — ils ne pouvaient sortir de la maison sans danger. Chaque agent de police qui les regardait les effrayait, parce qu'il pouvait reconnaître en eux le



Arabe de la région d'Alep.

type arménien; ils dépendaient au fond de chaque personne qui les connaissait, parce que chacun pouvait les trahir à la police turque. A cela s'ajoutaient les chasses, les razzias constantes organisées par la police turque dans les maisons et les villes. Certes, ce sont là aussi des souffrances morales!

J'ai pu voir chez nos collaborateurs arméniens ce qu'un état pareil a de cruel et d'épuisant. Car la police venait même dans

notre maison pour les chercher et les arrêter. Là j'appris à sentir avec ces malheureux pourchassés et traqués. Quel sentiment cuisant devait les tourmenter, de leur affreuse impuissance, en face de l'oppression, du traitement cruel des Turcs, et d'être hors la loi, sans secours, sans droits, même en face des violations les plus brutales! et cela depuis des dizaines, des centaines d'années!

Il y a autre chose que je ne voudrais pas passer sous silence. Les réfugiés qui avaient pu trouver un gagne-pain, quel qu'il fût, alors que tant d'autres mouraient de faim, avaient lieu d'en être profondément reconnaissants; mais malgré tout ce n'était certainement pas facile pour beaucoup d'entre eux de faire un travail si vil alors qu'autrefois ils vivaient dans une situation aisée, ou bien de devoir faire un travail purement physique après le travail intellectuel auquel ils étaient habitués. Je connais d'anciens professeurs, des pasteurs, des instituteurs, des banquiers, etc., qui gagnaient leur vie comme employés de magasin, valets, emballeurs, bûcherons, tandis que leurs femmes travaillaient comme femmes de chambre, cuisinières, laveuses de vaisselle. Aujourd'hui encore c'est là le sort de nombreux réfugiés arméniens. Ce n'est pas la chose la plus terrible, mais mettons-nous à leur place et nous ne la trouverons pas si négligeable.

Une chose encore: Des amis arméniens avaient reçu la nouvelle qu'une nièce âgée de 18 ans, dont ils ne savaient plus rien depuis bien longtemps et qu'ils croyaient morte, avait reparu et viendrait prochainement chez eux. J'étais étonné de voir que malgré la joie qu'ils éprouvaient certainement, ils paraissaient tristes. C'est qu'ils avaient appris qu'elle avait vécu chez des Arabes, et ils se demandaient maintenant dans quel état physique et moral ils la retrouveraient. «Peut-être vaudrait-il mieux qu'elle soit morte auparavant!» disaient-ils. — Et leur douleur était bien compréhensible. Car combien en ai-je vu de ces jeunes filles arméniennes, qui portaient déjà extérieurement, par les tatouages que leur avaient faits les Arabes et les Bédouins, les signes ineffaçables du plus triste des esclavages. Oh, le sort des femmes et des jeunes filles! Nous-mêmes sommes saisis d'une indignation vibrante en pensant à toutes les choses indicibles qui se sont passées dans ce domaine, ou à

l'abominable traite des jeunes filles qui se faisait couramment. J'ai entendu parler d'officiers turcs, d'un commandant de division p. ex., qui tenaient un certain nombre de jeunes filles arméniennes pour pouvoir, à leur gré, les vendre plus loin. L'on comprend que les hommes arméniens ne pourront jamais oublier les crimes commis sur leurs épouses, leurs sœurs, leurs filles, leurs fiancées! Mais qu'ont dû ressentir avant tout les malheureuses victimes elles-mêmes, parmi lesquelles il y avait tant de jeunes filles fines, pieuses, pures! — Quelles souffrances morales indicibles! — Et si elles ont réussi à s'évader, ou si elles sont parmi celles que les Turcs ont été obligés de rendre à la fin de la guerre, quelle existence est la leur maintenant! Comment ces créatures si dignes de compassion doivent-elles porter leur vie déshonorée?

Que les plaies de ce pauvre peuple sont innombrables!

4. Conflits tragiques.

Les Turcs, en général, prétendent ne pas avoir persécuté les Arméniens pour des raisons religieuses. On sait qu'ils excusaient la nécessité des mesures qu'ils prenaient avec des raisons militaires et politiques qui les obligeaient, soi-disant, à déporter les Arméniens hors du territoire de la guerre russo-turque. Il est en effet indéniable que certains actes russophiles des populations arméniennes ont eu lieu dans le territoire de la guerre russo-turque, et que les sympathies des Arméniens allaient assez ouvertement à l'Entente, ennemie des Turcs. En réalité les Turcs ont aussi déporté les Arméniens des autres régions où n'existait aucune nécessité militaire ou politique. Mais ce qui est surtout une preuve de l'existence d'un motif religieux dans les persécutions, c'est le fait qu'on épargnait les Arméniens qui se faisaient Musulmans. A cela on pourrait répondre que dès que les Arméniens ou d'autres chrétiens devenaient Musulmans, ils n'étaient plus non plus des ennemis politiques. Mais c'est ici que nous touchons à ce que sait quiconque connaît l'Orient: c'est qu'en Orient, abstraction faite du tout dernier développement, la religion et la nation ont toujours fait un. Si donc, dans les rapports des Turcs et des Arméniens, la haine nationale et la haine de

la race ont toujours été de puissants facteurs, on ne peut guère les distinguer de la haine religieuse. Pour un Turc, l'ennemi de sa patrie était aussi l'ennemi de sa religion. — Ceci explique pourquoi les persécutions des Arméniens ont eu des motifs religieux. Il se peut que parfois la haine nationale et politique, parfois la haine de race, parfois aussi la jalousie économique aient dominé; mais toujours une part de haine religieuse s'y mêlait.

Cet état de choses causait chez les Arméniens des conflits et des souffrances morales terribles; en effet, ces pauvres êtres pourchassés et angoissés savaient qu'en acceptant l'Is-



Caravane près d'Alep.

lam ils échapperaient à l'enfer de leurs souffrances; ils étaient ainsi placés devant des décisions cruelles.

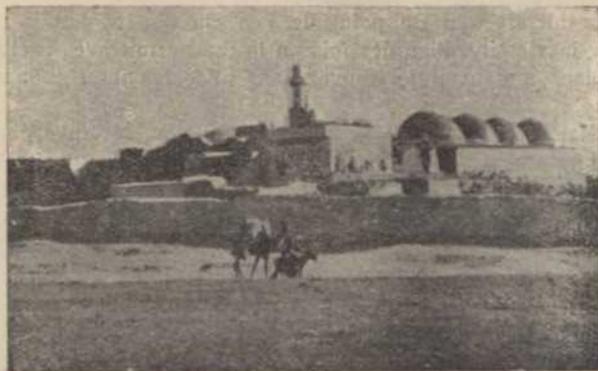
En voici un exemple: Dans notre maison travaillait un jeune homme de 20 ans, Oannès. Il avait étudié au Collège américain de sa ville natale, puis, au moment des persécutions, il fut déporté. Ayant réussi à s'évader, il arriva à A. dans un état lamentable, et trouva heureusement un refuge chez le docteur D., un ancien professeur de son Collège. Celui-ci était également Arménien et avait tout d'abord été déporté, mais on lui permit ensuite de rester à A., le Gouvernement turc pouvant tirer profit pour son gymnase de ce professeur de

physique et chimie renommé, et peut-être aussi parce que sa femme était Américaine d'origine allemande. O. put se remettre dans leur maison, puis il vint chez nous. Il était de ceux qui étaient constamment en danger d'être de nouveau découverts et arrêtés par les Turcs. Cette pensée torturait le jeune homme, d'autant plus qu'il connaissait par expérience le sort qui l'attendait. Un jour il vint nous demander si ce serait un péché s'il essayait de se défendre au cas où on voudrait se saisir de lui; une autre fois il nous demanda si ce serait un péché de se suicider dès qu'on le prendrait. Constamment son esprit était travaillé par ces questions; mais disons-le à son honneur, il considérait tout du point de vue chrétien et luttait pour avoir la victoire. Bien des fois on le rencontrait avec sa Bible, ou bien on pouvait le trouver dans un coin, absorbé dans la prière.

Mais un jour, en faisant une commission, le brave garçon eut le malheur de perdre son portefeuille qui contenait l'unique papier le préservant quelque peu des Turcs, mais aussi l'argent qui lui était confié. Il en fut tellement affecté qu'il n'osa revenir et s'enfuit tout simplement dans son désespoir. Au bout de trois jours un messager vint d'un village arabe assez éloigné et apporta une lettre d'Oannès dans laquelle il avouait son malheur, demandait pardon, mais nous priaît en même temps de lui faire envoyer les quelques effets qu'il avait laissés chez nous, disant qu'il avait trouvé un emploi dans le village où il s'était réfugié. Je lui écrivis une lettre consolante, et insistai pour qu'il revint chez nous. Il le fit, profondément touché que nous lui pardonnions. Mais nous fûmes émus et presque effrayés de tout ce qu'il raconta et qui serait presque arrivé.

Dans le village arabe, O. avait été bien reçu par le cheich en personne. Celui-ci se rendit vite compte qu'il avait affaire à un homme cultivé, et lui proposa de l'engager comme clerc, instituteur, etc., aux conditions les plus favorables, les villageois étant tout à fait illettrés. Ce fut pour notre jeune ami une grande tentation: il avait perdu sa place (du moins le croyait-il) et errait sur les routes, sans travail, sans abri; il n'avait plus personne pour le protéger des Turcs et risquait à chaque instant qu'on le saisis, pour l'envoyer dans le désert

et le tuer. D'un côté la misère sans issue, la mort même; de l'autre côté la délivrance de toutes ces angoisses, un abri assuré jusqu'au moment où les temps seraient meilleurs. C'était d'autant plus tentant qu'on n'avait pas exigé un reniement formel. On n'avait posé qu'une condition: qu'il donnât la forme arabe à son nom. Il y était disposé: «Que je me nomme Oannès (Jean) ou Yahya, cela ne fait pas de différence; les chrétiens arabes eux-mêmes le prononcent ainsi.» Je lui fis remarquer que les Musulmans là-bas considéraient ceci comme une concession faite à leur religion. «Ce ne serait pas grave, me ré-



Vieille mosquée près d'Alep.

pondit-il, je pourrai toujours rester un chrétien dans mon cœur.» Puis j'objectai que certainement on exigerait bientôt davantage de lui, la circoncision par exemple. Il s'y était apparemment attendu — et était prêt à s'y soumettre!

Alors nous eûmes une vraie lutte avec lui. Il déclara qu'il avait eu raison, dans sa position, d'agir comme il l'avait fait, qu'il n'avait pas eu l'intention d'être infidèle à son Sauveur, que d'ailleurs ce n'était pas d'infidélité! Qu'on pouvait aimer Jésus malgré ces choses extérieures! Il cita les Juifs qui devenaient chrétiens et qui étaient aussi circoncis; il se basa avant tout sur Actes 16,3 où il est dit que Saint Paul fit circoncire Tite pour faire une concession aux Juifs, et soutint que de toutes

façons il était «devenu Juif pour les Juifs». Il prétendit même pouvoir mieux travailler pour Jésus parmi les Musulmans si pour un temps il s'adaptait à eux. Ce ne fut pas difficile de réfuter tous ses arguments, mais ce fut autre chose de le convaincre. Le désir ardent de sortir de toute cette misère avait obscurci son jugement et troublé son esprit. Tout revenait au fond à ceci: Il était complètement brisé et anéanti intérieurement par tout ce qu'il avait souffert, par le danger continu, par l'incertitude torturante de chacun de ses jours, et il déclara ne plus pouvoir vivre ainsi! — C'était tout à fait poignant de voir ce jeune homme vraiment profond et pieux dans cet état! Mais qui voudrait condamner ce malheureux garçon? — D'ailleurs, par son retour chez nous, tout était de nouveau bien. Il est vrai que peu de temps après, il fut pris et engagé comme soldat de corvée par les Turcs. Cela ne signifiait pas toujours un sort préférable à celui des déportés. Combien de ces soldats de corvée arméniens ont été tués ou sont morts de faim! Pourtant O. prit courage, décidé à porter ce qui lui arriverait. Il nous écrivit encore une lettre d'adieux touchante, dans laquelle il disait que c'était en comptant sur Dieu qu'il acceptait son sort, et nous demandait de prier pour lui afin qu'il fût trouvé fidèle dans sa tâche et fidèle à son Maître. — Nous l'avons fait, et Dieu l'a visiblement gardé.

Il y eut de *pires conflits* que ceux-ci. Un jour nous reçûmes la nouvelle que de nombreux déportés arméniens d'une certaine région s'étaient convertis à l'Islam, parmi lesquels beaucoup de ceux qui selon toute apparence étaient des chrétiens vivants et éprouvés.

En effet, les autorités turques placèrent les Arméniens de cette région devant l'alternative d'être envoyés à Der-zez-Zor (ce qui était synonyme de mort atroce sous une forme quelconque) ou d'accepter l'Islam. Ce pas leur était d'ailleurs facilité d'une façon extraordinaire: On n'exigeait d'eux ni le reniement de leur ancienne foi, ni la participation aux exercices de piété ou cultes musulmans, ni la circoncision; on ne leur demandait pas même de signer une formule de conversion. Une seule condition: s'inscrire dans une liste spéciale sous un nom arabe (si leur nom n'avait pas déjà la forme arabe). Ils seraient considérés ensuite comme Musulmans, tout



Au Camp des réfugiés à Alep. — Une victime de la tuberculose.

en restant entièrement libres quand à leurs opinions religieuses privées. L'on admettait généralement que par cette mesure Djémal Pacha voulait permettre aux Arméniens de passer ces moments critiques et protéger les fugitifs de son territoire contre le Gouvernement de Constantinople, en lui soumettant la liste en question avec la mention que toutes ces personnes s'étaient converties à l'Islam. Son intention était bonne, mais il en résulta, pour les Arméniens, des conflits infiniment douloureux.

C'était si simple maintenant d'être sauvé, et pourtant combien difficile! Il semblait permis, et même légitime, dans une situation aussi désespérée que la leur, de faire ce pas qui n'était qu'une simple forme. Et pourtant, quelles réticences, quelles révoltes de la conscience même devant l'apparence d'un reniement du Sauveur! Je connais de chers amis arméniens qui ont passé par une misère morale indicible à ce sujet, le père de cette famille plus encore que les autres. S'il refusait de s'inscrire dans cette liste, quelles en seraient les conséquences? Il serait déporté et massacré, sa femme deviendrait la victime d'un sort déshonorant, ou, au mieux, mourrait avec lui; ses fils seraient envoyés dans des familles ou orphelinats turcs, ses filles contraintes tôt ou tard d'épouser un Turc ou un Arabe — si ce n'est pire!

De tout cela, sa propre mort lui semblait la chose la plus aisée. Bien pire était pour lui la pensée de sa femme, et tout de même, elle aurait tout supporté, sachant que ce n'était que pour un temps, et en regardant à Dieu; elle aurait pu rester l'enfant de Dieu qu'elle était, même dans les conditions les plus viles. Mais les enfants! Eux deviendraient *Musulmans!* Il refuserait donc de se faire Musulman pour la forme seulement, et ses enfants le deviendraient d'autant plus sûrement! Quel dilemme affreux! Ou bien les parents subiraient, chacun pour sa part, un sort cruel, abandonnant les enfants aux Turcs qui les élèveraient dans la religion musulmane; ou bien il s'inscrirait dans la liste; ce pas, tout en simulant sa conversion vis-à-vis du Gouvernement, personne ne le prendrait réellement au sérieux. On les laisserait tranquilles, ils resteraient en vie, tous ensemble, et surtout: ils pourraient rester chrétiens et élever leurs enfants en chrétiens pour des temps

meilleurs! Ce semblant de conversion à l'Islam serait donc précisément le moyen grâce auquel les enfants ne deviendraient pas Musulmans! Ne fallait-il pas l'employer, puisqu'il en était ainsi! N'était-ce pas Dieu Lui-même qui le mettait à leur disposition?

Nos lecteurs imaginent l'atrocité de cette alternative; quelle torture, mais aussi quelle immense tentation! Et n'oublions pas que ces malheureux étaient brisés intérieurement, que leur force de résistance était dès longtemps paralysée par d'indicibles souffrances, des angoisses infinies. Que l'on songe combien de ces créatures malheureuses, pourchassées, étaient lassées et ébranlées dans leur foi. On aurait compris si, résignés, ils avaient accepté sans autres cette planche de salut. Mais non, ils ont d'abord ardemment lutté. Quelques-uns m'ont raconté avec larmes quelles tortures intérieures ils avaient dû subir. Leurs souffrances passées leur paraissaient négligeables en face de cette angoisse d'être forcés de se décider, et de quelque manière que ce fût, de devoir choisir quelque chose d'affreux. La mort aurait été pour eux une délivrance. «Oh, de mourir, c'eût été pour nous une joie! Que de fois, lorsque nous suivions la rive du fleuve, nous torturant intérieurement, avons-nous désiré que quelqu'un pût nous y jeter», me disait une chère amie arménienne, une chrétienne. «Pour mon mari surtout c'était affreux de devoir prendre une décision si lourde de conséquences monstrueuses pour les siens. A cette époque-là je craignais vraiment pour sa raison.»

Cela peut suffire! Je crois que la vue de telles souffrances morales m'a ébranlé plus profondément encore que tous les autres faits tragiques que je connais. Peut-être, lecteur, éprouverez-vous la même chose, et comprendrez-vous maintenant pourquoi tant d'Arméniens firent ce pas qui les sauva en effet; ils restèrent d'ailleurs d'aussi bons chrétiens qu'ils ne l'avaient été avant leur soi-disante abjuration. Et cependant j'en connais qui ont été douloureusement accablés d'avoir fait ce pas. «Nous ne pouvions faire autrement» — ils se le redisaient toujours à nouveau, et en même temps ce souvenir les hantait à un tel point qu'il leur semblait ne plus jamais pouvoir être heureux. — Qui oserait leur jeter une pierre?

5. Comment fut préparée la naissance de l'Action Chrétienne en Orient.

Certains détails de ces «Souvenirs» ne seront compréhensibles que si nos lecteurs connaissent quelques circonstances personnelles de l'auteur de ces lignes. Qu'il me soit permis d'en parler, car elles ont aussi quelque valeur objective, la création de l'Action Chrétienne en Orient s'expliquant en partie par les directions particulières de Dieu à l'égard de son fondateur.

Il y a des moments décisifs dans la vie, surtout lorsque Dieu se manifeste, prenant dans Sa main notre petite vie pour en transformer tout le cours. On ne parle pas facilement, et il n'est pas nécessaire de le faire, de ce qui se passe ainsi dans le secret de l'âme. Mais il y a peu de choses qui nous courbent davantage dans la poussière tout en nous remplissant d'une joie ineffable, que de faire l'expérience de l'appel que le grand Dieu nous adresse, à nous humains. C'est cet appel qui nous amena à nous décider pour l'œuvre missionnaire en Orient, parmi les Musulmans — à Alep.

Ceci se passait en 1914. Peu de temps après la guerre éclata, ce qui devait, sembla-t-il, mettre fin à tous nos plans. Je devins aumônier de lazaret à Strasbourg. Ce fut un temps de travail douloureux mais béni; puis vint une période de maladie qui paraissait anéantir définitivement la possibilité de partir pour les tropiques. Mais la certitude demeurait: l'appel avait été trop clair pour que j'eusse pu en douter, et dès le début de 1916 la porte que personne n'avait pu fermer, s'ouvrit de nouveau vers l'Orient — quoique tout d'abord d'une manière différente. La Fédération des Etudiants Chrétiens d'Allemagne décida l'ouverture de «Foyers du Soldat» chrétiens pour les troupes allemandes en Turquie. C'était une occasion favorable de me rendre en Orient, même pendant la guerre, et d'apprendre à connaître le pays, ses habitants, sa langue, etc., et de me préparer ainsi à un service futur.

Dans les derniers jours de mars 1916 nous fîmes notre voyage de noces à Constantinople. Quelques semaines plus tard, nous nous rendîmes de là dans l'intérieur de l'Asie Mineure.

Bosanti dans le Taurus, Tcham Alan Chan sur les hauteurs, près de la porte de Cilicie, Guleck près de Tarse, Djéرابلس, sur l'Euphrate, semblaient les endroits les plus indiqués pour la création de Foyers du Soldat: mais finalement ce fut *Alep* qui devint notre champ d'activité pendant deux ans et demi. — Il en fut de même plus tard. Après la défaite



Rue à Alep (quartier chrétien).

de l'Allemagne et de la Turquie, le travail missionnaire que la Mission de Francfort avait envisagé de faire à Alep ne pouvait se réaliser. Il fallut même abandonner les anciennes stations missionnaires en Turquie, et nous nous préparions à nous rendre à Marache pour y remplacer les missionnaires allemands. Toutefois la porte ne s'ouvrit pas dans cette direction: Par contre la Syrie devint pays de mandat français, et l'Alsacien, qui, lui aussi, était devenu Français, vit son chemin s'ouvrir

de nouveau vers Alep, lieu devenu particulièrement important pour l'œuvre arménienne, puisque c'est là que se concentrèrent les plus grandes masses des réfugiés arméniens qui, après l'évacuation de la Cilicie par les troupes françaises, s'étaient enfuis de ce pays.

On nous a parfois demandé comment cela s'est fait que ce fut précisément à Strasbourg, en Alsace, qu'une œuvre pour les Arméniens en Syrie ait été créée. Comme nos lecteurs s'en rendront compte, l'origine de l'A. C. O. est dans une certaine mesure intimement liée au sort de l'Alsace et des Alsaciens.

Notre travail à Alep, pendant la guerre, ne fut donc pas tout d'abord un travail missionnaire, bien qu'en grande partie chrétien. Il s'agissait, à côté des cultes que je faisais pour la communauté de langue allemande d'Alep et du travail matériel dans nos foyers du soldat, de nous occuper aussi de la culture intellectuelle et spirituelle de nos hôtes — par le moyen de cultes, causeries, etc. Mentionnons encore un fait curieux: c'est que ma femme et moi y avons fait des cours de langue française pour les officiers et soldats allemands. En effet, le français est tellement répandu en Orient que même les militaires allemands ne pouvaient s'en passer dans leurs rapports avec leurs alliés turcs et moins encore avec la population syrienne.

A notre travail à Alep même s'ajouta plus tard la direction des foyers en Syrie et en Palestine, ce qui exigea de longs et fatigants voyages, mais nous permit de faire plus ample connaissance avec le pays et ses habitants.

Peu de temps avant notre arrivée à Alep, les déportations des Arméniens avaient eu lieu. Des dizaines de milliers de ces malheureux avaient été menés à travers la ville et dirigés vers l'Euphrate. De plus une épidémie de typhus éclata, qui causa tout d'abord parmi les réfugiés, mais plus tard aussi parmi les habitants de la ville, des milliers de victimes: on les évalua à vingt mille. Chacun était encore sous l'impression horrible de ces événements quand nous arrivâmes à Alep. Le spectacle de ce fléau terrible nous fut épargné, mais pourtant que de souffrances n'avons-nous pas vues! La ville était pleine d'Arméniens qui s'étaient échappés du désert et vivaient dans les

rues. C'est aussi à cette époque qu'eurent lieu les massacres en masse de Der-*ez-Zor*, dont nous avons parlé précédemment.

A Alep même, il n'y eut pas pendant toute la durée de la guerre, de persécutions proprement dites, moins encore des massacres; les Arméniens établis dans la ville ne furent même pas déportés. Cela est dû en grande partie à la présence du Consul américain, Mr. Jackson, et du Consul allemand, M. Rössler. Ce dernier, homme et chrétien aux sentiments les plus élevés, presque autant philosophe et théologien que juriste, fit pour les Arméniens tout ce qu'il put. Il a recueilli d'innombrables rapports sur les souffrances des Arméniens et les a envoyés au Ministère des Affaires Etrangères à Berlin. Ce n'est certes pas sa faute si le gouvernement allemand n'a pas usé de moyens plus efficaces pour empêcher la persécution des Arméniens.

Le Vali turc à Alep (chef du département) ne pouvait donc organiser de persécution à Alep; mais le gouvernement de Constantinople lui fit parvenir des ordres rigoureux de faire déporter plus avant dans le désert les Arméniens qui passaient par Alep afin de les y massacrer. Lorsqu'en novembre 1918 les Alliés entrèrent à Alep, il leur remit lui-même les documents en question, afin de montrer qu'il avait été contraint d'agir sur ordre supérieur. Nous y lisons par exemple ce qui suit:

«A la Préfecture d'Alep,

Le droit des Arméniens de vivre et de travailler sur domaine turc est complètement aboli. Le gouvernement qui, à ce sujet, se charge de toute responsabilité, a ordonné de ne pas même laisser les enfants dans les berceaux. Certaines provinces ont exécuté cet ordre, mais pour des raisons à nous inconnues, l'on fait exception pour certaines personnes auxquelles on permet de demeurer à Alep au lieu de les envoyer dans le désert, plaçant ainsi le Gouvernement devant de nouvelles difficultés. Faites partir de cette ville, sans indiquer aucune raison, les femmes et les enfants, quels qu'ils soient, même ceux qui ne peuvent pas marcher...

9 Septembre 1915. Ministre de l'Intérieur. TALAAT.»

«...Bien que l'on devrait montrer un zèle tout particulier dans l'extermination des dites personnes (les Arméniens), nous apprenons que certaines sont envoyées dans des en-

droits suspects, tels que la Syrie... Une tolérance pareille est un crime impardonnable. Le lieu d'exil de pareils agitateurs, c'est le néant. — Je vous recommande d'agir en conséquence.

1er Décembre 1915. Ministre de l'Intérieur. TALAAT.»

Il ne pourrait exister de preuve plus évidente de l'extermination systématique des Arméniens, décrétée par le Gouvernement turc. Et nous avons pu constater tous les jours à



Enfant amené à l'hôpital Béthesda-Alep.

Alep les conséquences des mesures prises, par la misère atroce des réchappés arrivant du désert.

Nous faisons tout ce que nous pouvions pour soulager un peu leurs souffrances. Il avait été possible de réunir quelques fonds en Alsace. Par le moyen de deux articles dans un journal chrétien de Strasbourg (échappés sans doute à la censure, qui, pendant la guerre, empêchait de publier quoi que ce soit des persécutions arméniennes) et par une causerie que j'avais faite lors d'une permission au début de 1918, nous avons pu

faire connaître la tragédie arménienne et intéresser certaines personnes à nos petits efforts. Leurs dons permirent d'apporter par ci par là un petit rayon de lumière dans ces ténèbres, mais que c'était insignifiant, hélas! devant ces misères infinies! Nous pûmes en aider aussi quelques-uns en n'acceptant comme personnel indigène de nos foyers à Alep que des Arméniens, jusqu'à 25 personnes. Ils trouvaient ainsi du travail, leur pain quotidien et une certaine sécurité vis-à-vis de la police turque qui cherchait constamment les Arméniens. Tous ceux que nous avons employés se sont montrés irréprochables et nous ont prouvé leur gratit. de par un service actif et fidèle. Il est vrai que même chez nous, leur sécurité n'était que relative: la police venait parfois jusque chez nous pour se saisir des Arméniens. Un jour ils arrivèrent pour prendre notre fidèle *Hagop Garmirian*, homme excessivement capable, d'un dévouement et d'une fidélité à toute épreuve. Heureusement nous pûmes le faire avertir, de sorte qu'il parvint à quitter la maison avant l'investigation de la police. J'aime aussi à penser aux chères femmes si douces qui travaillaient chez nous. Quelques-unes avaient perdu leur mari, leurs enfants, mais elles étaient des enfants de Dieu éprouvées dans la souffrance.

L'aide la plus efficace qui ait été apportée aux déportés arméniens d'Alep pendant la guerre était due à l'activité inlassable de *Sœur Béatrice Rohner*, une Suisse, alors au service de la Mission de Francfort à Marache, comme nous le disions plus haut. Finalement elle quitta cette ville pour suivre les déportés à travers le désert, ce qui lui fut strictement interdit par les Turcs. Elle obtint toutefois de *Djémal Pacha*, à cette époque Gouverneur général et Commandant en chef turc en Syrie, la permission de recueillir les orphelins arméniens. Elle fonda donc des orphelinats à Alep, pouvant abriter jusqu'à 900 enfants. Non moins importante fut l'œuvre de secours étendue qu'elle accomplit en faveur des déportés au désert. Des fonds assez abondants avaient été mis à sa disposition tant de la part de sa propre Mission que d'autres œuvres suisses et américaines, ce qui lui permit de soulager en partie la misère, de rassasier bien des malheureux affamés. Toutefois, comme le Gouvernement turc s'opposait formellement à toute intervention de ce genre, sous prétexte qu'il se chargeait de pourvoir abon-

damment aux besoins des déportés (en réalité, c'était systématiquement qu'on les laissait souvent mourir de faim!), toute cette entreprise bénévole devait se faire en secret, la nuit, le plus souvent par des messagers déguisés qui faisaient des voyages de plusieurs journées — jusqu'à l'Euphrate — pour secourir leurs compatriotes mourants de faim, risquant leur propre vie et souvent la perdant lorsque, malgré leur déguisement arabe, ils étaient découverts. — Aucun des Arméniens qui l'ont connue n'oubliera ce que cette missionnaire qui était pour beaucoup une «mère en Christ» a fait pour son peuple, dans ces heures si sombres de son histoire.

6. Pourquoi les Turcs persécutaient les Arméniens.

La haine des Turcs contre les Arméniens doit évidemment avoir des raisons, mais on n'est souvent pas au clair sur ce qu'elles sont. D'uns l'attribuent à des motifs religieux: haine des Musulmans contre les chrétiens; d'autres à des motifs politiques: en effet les Turcs considéraient les Arméniens comme un élément aux idées révolutionnaires dont il fallait craindre un soulèvement national contre la domination turque; d'autres encore font valoir que ce sont des raisons économiques qui motiveraient non sans fondement la haine des Turcs contre l'Arménien plus intelligent et plus rusé qu'eux. Fait est que ce n'est pas l'une ou l'autre de ces raisons, mais leur ensemble, qui permet de comprendre les mesures de persécution et de destruction que la Turquie a employées vis-à-vis des Arméniens.

Considérons d'abord le dernier de ces motifs. Il faudrait le prendre plus au sérieux si les Arméniens étaient vraiment le peuple commerçant que l'on croit. Quiconque pense ou prétend cela, ne fait que prouver son ignorance. En réalité le peuple arménien s'est toujours composé pour la plus grande partie d'agriculteurs; en second lieu venaient les artisans que même les Turcs appréciaient beaucoup. Enfin nous rencontrons parmi les Arméniens beaucoup d'intellectuels: instituteurs, professeurs, médecins, pharmaciens, juristes, etc. Il ne reste donc qu'un modeste pourcentage de représentants de la classe marchande. Mais on n'a pas persécuté que ceux-ci, dans

les villes, p. ex.; on s'est aussi attaqué aux autres, même à la population rurale si calme et paisible.

Toutefois il existait aussi des raisons économiques, comme le montre cette parole d'un Turc d'Aintab qui au début des déportations disait à peu près ceci à un Arménien distingué de ses amis: «Je regrette évidemment ces mesures pour toi et ta famille, car nous sommes amis; mais vous autres Arméniens, vous nous avez devancés d'au moins cinquante années, et nous ne pouvons rattraper autrement cette avance que vous avez sur nous.» — Franchise un peu brutale, qui cependant exprimait bien l'opinion publique. Les Turcs en voulaient aux Arméniens à cause de leur supériorité culturelle et économique — supériorité due non à leur ruse, mais à leur travail, leur assiduité et leurs capacités; ils ne pouvaient admettre un tel état de choses, et l'on trouva dans la persécution le chemin qui donnait au fier peuple turc la prédominance dans ce domaine, comme dans les autres.

Quant au point de vue politique, il est indéniable qu'il existait parmi les Arméniens un mouvement tendant à la libération et à l'indépendance arménienne, peut-être avec le concours des Russes. Tout chacun qui est quelque peu au courant de l'histoire et de la situation des Arméniens comprendra ces tentatives. Si elles avaient été couronnées de succès, le monde entier, et l'histoire mondiale, célébreraient comme héros de la liberté ceux qui auraient libéré leur peuple du joug étranger. Mais puisqu'ils ont échoué on leur en fait un reproche et déclare légitimes les procédés des Turcs.

Il est étrange, pour ne pas dire révoltant, que l'on trouve sans cesse de nouvelles raisons pour condamner ce peuple déjà bien assez malheureux. Les uns lui reprochent comme dit ses tentatives de libération ou de résistance, qui d'ailleurs n'ont été que très isolées (Wan, Seitoune, Qurfa) et que beaucoup d'Arméniens apprirent avec désapprobation et même avec terreur, sachant que les Turcs y verraient une nouvelle occasion de prendre des mesures contre la totalité de la nation arménienne. D'autres critiquent et méprisent le peuple arménien parce qu'il s'est laissé massacrer sans résistance; ils oublient que les Turcs avaient d'abord eu soin de les désarmer tous. Le malheureux a toujours tort! Mais c'est une autre



Réfugiés!

question s'il est noble d'accabler d'injures des hommes malheureux. Evidemment, à l'égard du peuple arménien, même pareille chose semble permise!

Le problème politique, qui entre aussi dans la question arménienne, peut se résumer par l'expression « minorité nationale ». Au point de vue national, les Arméniens étaient pour les Turcs un corps étranger dans le pays. Reconnaissons, pour être justes vis-à-vis des Turcs, que ceci était pour eux une réelle difficulté, d'autant plus que les grandes puissances, la Russie en particulier, prétextaient fréquemment la question arménienne pour molester la Turquie. Pour se débarrasser une fois pour toutes de cette question arménienne si désagréable, les chefs turcs décidèrent de mettre fin à l'existence de l'Arménie. Ils profitèrent pour cela de la Grande Guerre, qui d'une part liait les mains aux puissances alliées des Turcs qui n'osaient rien faire, se croyant dépendantes de l'alliance turque, et d'autre part retenait loin du théâtre des persécutions les autres puissances européennes.

Et lorsque les Alliés se proposèrent la libération et l'indépendance arménienne comme l'un des buts à atteindre — probablement lorsque les persécutions eurent déjà commencé — ce fut une raison de plus d'exterminer les Arméniens par des massacres ou tout au moins par l'exil, afin de conserver à la Turquie les provinces arméniennes — l'Arménie sans les Arméniens.

L'attitude des Arméniens en dehors de la Turquie, en Russie, en Egypte, en Europe et en Amérique, fut nettement turcophobe et sympathique à l'Entente; c'était naturel. Des Légions arméniennes furent créées qui comptaient dans leurs rangs de nombreux Arméniens de Turquie, qui se battirent violemment et souvent avec une bravoure remarquable contre les Turcs (comme p. ex. le Général Antranig au Caucase). Cela fournit naturellement aux Turcs de nouvelles raisons pour considérer et traiter les Arméniens comme ennemis coupables de haute trahison.

Malgré tout ce que l'on peut comprendre et excuser dans la façon d'agir et d'être, tant des Arméniens que des Turcs, ce fut cependant de la part de ces derniers une monstruosité que de résoudre la question arménienne et le problème des minorités

nationales, en persécutant le peuple tout entier, en égorgeant même les femmes et les enfants. Que dirions-nous, si l'on agissait pareillement vis-à-vis des minorités nationales au Tirole ou en Pologne?! Nous ne pouvons guère imaginer pareille chose.

En effet, l'attitude des Turcs vis-à-vis des Arméniens (et des autres chrétiens!) ne sera compréhensible qu'en tant que l'on prendra aussi en considération les raisons religieuses des persécutions. Il se peut qu'elles ne jouaient pas un grand rôle dans la politique des hommes d'Etat qui étaient au pouvoir, d'un Talaat Pacha, Enver Pacha ou Djémal Pacha, qui étaient des libres-penseurs aussi bien que Moustapha Kémal Pacha, le héros d'après-guerre. Mais chez le peuple turc, chez toutes les populations musulmanes, le motif religieux a été d'une importance considérable. Ceux qui connaissent le peuple turc savent quels sont ces sentiments à l'égard des « Giaurs », et devine combien aisément ses instincts les plus sauvages peuvent être dirigés contre les chrétiens.

Un vieux commerçant allemand d'un certain âge, d'habitude passablement turcophile, nous a rapporté deux faits dont il a été le témoin oculaire, et qui révèlent quelque chose du fanatisme musulman. C'était encore avant la Grande Guerre, à un moment où les Arméniens étaient persécutés. Un jour, M. M. vit à *Konia* un mendiant musulman aveugle qui était assis devant le couvent de derwiches de l'endroit; il grattait les cordes d'un instrument de musique, genre de violon, et chantait pour recevoir l'aumône des passants. M. M. s'approchant, entend le vieux mendiant se plaindre, moitié chantant, moitié parlant, de ne pas pouvoir, à cause de sa cécité, participer à l'œuvre pieuse qu'en ces temps sacrés Allah leur permettait d'accomplir: de tuer les infidèles. Des Turcs qui passaient par là, l'entendant, s'en vont et reviennent bientôt, traînant une femme arménienne; ils la font agenouiller de force devant l'aveugle, donnent à celui-ci un couteau à la main, et avec une rage sauvage il laboure de coups le corps de la malheureuse pour « participer à l'œuvre pieuse ». M. M. se précipita dans le couvent chez le scheich qu'il connaissait. « Je suis malade d'horreur et de dégoût de ce que je viens de voir », dit-il. Mais le scheich hausse les épaules: « Que voulez-vous, moi-même je ne pense pas comme ces hommes, mais

notre peuple pense ainsi. — D'ailleurs, que s'est-il donc passé chez vous autres chrétiens au temps de l'Inquisition??»

L'autre fait se passa à Constantinople, où M. M. vit un jour une voiture chargée d'Arméniens assassinés conduite par une des artères principales du quartier de Galata. L'un des corps pendait un peu par-dessus la voiture et donnait encore des signes de vie. Voyant cela, un prêtre ture alla s'armer d'une grosse canne et assomma le malheureux jusqu'à



Moulin de boulghour.*)

ce que le dernier souffle de vie se fût échappé. Puis il recueillit dans ses mains creuses le sang qui coulait, en enduisit sa figure, et se tenant là, les mains étendues (dans l'attitude de la prière des Musulmans) couvertes de sang, son visage ensanglanté tourné vers le ciel, il remercia Dieu à haute voix de lui avoir accordé la faveur d'avoir pu pour ainsi dire

*) Le boulghour est du blé cuit et concassé, qu'on emploie comme le riz; c'est un des aliments principaux en Orient.

se baigner dans le sang de cet infidèle. — Nous restons horrifiés devant un aveuglement aussi terrible; mais n'est-ce pas la parole de Jésus qui s'accomplit: «L'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre un culte à Dieu» (Jean 16, 2)? Le scheich de Konia avait raison de rappeler l'Inquisition qui a en effet agi selon ces paroles. Mais l'Islam lui aussi n'a cessé de tuer et de massacrer, soi-disant au nom de Dieu; les persécutions arméniennes en sont une preuve éclatante.



Boutique de cordonnier au camp des réfugiés arméniens.

Au chapitre quatrième nous avons déjà apporté quelques données sur le côté religieux de ces persécutions. Une chose est certaine, c'est que les souffrances des chrétiens arméniens constituent un fragment de la grande lutte entre l'Islam et le Christianisme. Et de fait, pendant ces dernières années de nombreux chrétiens orientaux, arméniens et autres, sont effectivement et consciemment morts en martyrs pour leur foi chrétienne. Ils auraient souvent pu échapper à la mort en acceptant l'Islam; ils ont préféré rester fidèles à leur Sauveur «jusqu'à la mort»!

7. Turcs sympathiques aux Arméniens.

Des documents ont prouvé d'une façon indéniable — nous l'avons vu — que le gouvernement turc de cette époque voulait l'extermination systématique des Arméniens — et qu'il y est, en effet, presque arrivé. La population musulmane, turque et autre, avait été excitée par les sentiments nationalistes, fanatisée par les idées religieuses, et sa cupidité amorcée par l'espoir de pouvoir s'approprier les biens des Arméniens — de sorte que la grande majorité se prêta volontiers à ces exécutions. Il ne manque cependant pas des cas de Turcs qui désapprouvaient les mesures du Gouvernement contre les Arméniens et essayaient même de les empêcher. «Oh, ne m'en parlez pas» — s'écria un jour un ingénieur turc avec lequel nous étions liés, lorsque nous voulûmes parler de la question arménienne — «c'est une honte pour ma nation de s'être rendue coupable de pareilles choses. Nous, les mieux-pensants, ne l'avons pas voulu, mais nous sommes trop faibles pour l'empêcher; le char du chauvinisme roule, personne ne peut plus l'arrêter.» Après la défaite de la Turquie en 1918 et l'occupation de Constantinople par les Alliés, beaucoup de voix analogues, qui jusqu'alors avaient été obligées de se taire, se firent entendre dans les journaux turcs.

A Alep même, l'inspecteur d'étapes turc, le Lieutenant-Colonel Kémal Bey, fit installer des maisons de travail pour les innombrables réfugiés arméniens, en particulier pour les femmes qui venaient du désert à Alep et commençaient à mourir de faim dans les rues. Dans ces maisons ils trouvaient au moins une nourriture passable et subissaient un traitement humain.

J'ai entendu parler de cas où des fonctionnaires turcs préférèrent perdre leur place, plutôt que d'exécuter les ordres cruels du Gouvernement. Lorsque les Alliés approchèrent d'Alep, ordre fut donné d'arrêter le pasteur arménien-protestant Aaron Schiradjian, directeur d'un grand orphelinat à Alep. On voulait probablement le tuer avant l'arrivée des Alliés. Mais heureusement il disparut à temps et resta introuvable jusqu'après l'entrée des Anglais à Alep. C'était un *Musulman* qui l'avait tenu caché dans sa maison. Ces exemples, où les Arméniens

ont été aidés et même délivrés de la mort par des Turcs ou d'autres Musulmans sont plus nombreux que l'on ne pense, et nous ne voulons pas les oublier.

Un mot encore de *Djémal Pacha*, Commandant en chef des troupes turques, que nous avons déjà mentionné. Il était gouverneur général en Syrie et en Palestine, en même temps que ministre de la Marine. Il était pour ainsi dire tout-puissant dans son territoire. Un mot de lui, et la vie était forfait. Le gibet travaillait beaucoup à cette époque, surtout parmi ceux dont l'attitude politique était suspecte. Avec Talaat Pacha, le ministre de l'Intérieur, et Enver Pacha, le ministre de la Guerre, ils formaient le triumvirat qui gouvernait alors la Turquie. On le disait cependant moins cruel que les deux autres. Certainement il a approuvé les déportations comme une mesure inévitable, en vue d'annihiler pour toujours la nation arménienne et d'assurer la suprématie incontestable des Turcs. Je me souviens d'un entretien que j'eus avec lui, au cours duquel il s'exprima longuement sur le but final de la politique turque. «Autrefois, disait-il, l'ottomanisme, selon lequel chaque peuple du royaume ottoman devait avoir les mêmes droits, était notre idéal; maintenant nous avons l'idéal du «Turquisme», d'après lequel la nation turque doit être la nation prédominante dans tout le royaume ottoman. Elle a démontré sa supériorité sur toutes les autres dans ces dernières guerres et peut exiger que tous — en particulier aussi les Arabes — se soumettent à elle, apprennent sa langue, etc.» — Mentionnons en passant que cette politique de la Turquie lui a valu la défection des Arabes du Hedjaz. — Les persécutions des chrétiens en ont été la conséquence désastreuse.

Djémal Pacha semble toutefois avoir désiré une forme un peu plus humaine des déportations, et l'a mise à exécution dans son domaine, au moins depuis une certaine époque. Un témoin oculaire nous a raconté qu'ayant appris qu'un soldat turc avait honteusement traité une femme arménienne, il avait ordonné que le coupable fût fusillé immédiatement. Il essayait d'aider à sa façon les déportés qui arrivaient en Syrie, en leur proposant de se faire inscrire dans des listes sous des noms turcs, afin que, devenus Musulmans, ils fussent garan-

tis des persécutions; lui-même semblait le considérer simplement comme une conversion de forme.

Je ne voudrais pas non plus passer sous silence la petite histoire suivante:

Sans cesse nos jeunes domestiques arméniens étaient molestés par la police turque pendant leurs courses en ville. Celle-ci était toujours à l'affût d'hommes devant faire leur service militaire, que l'on saisissait simplement dans les rues.



Exécution à Jérusalem sous le régime turc.

Selon la coutume les condamnés portent une robe blanche et une inscription indiquant leur méfait.*)

Presque chaque jour l'on menait ainsi par les rues de la ville pour les conduire dans les casernes des groupes d'hommes at-

*) Ce cliché épouvantable, mais typique et intéressant au point de vue historique, nous a été donné par un témoin oculaire qui a pris la photographie. Nous ignorons quel était le crime réel ou prétendu des victimes et si c'étaient des Arméniens. En tout cas d'innombrables Arméniens ont été — quoi qu'innocents — mis à mort de cette façon.

tachés les uns aux autres: des Musulmans, des Chrétiens, des Juifs que l'on appelait par ironie des «volontaires turcs». Mais pour les Arméniens cela ne signifiait pas simplement le service militaire; trop souvent, hélas! on les expédiait dans le désert pour les y massacrer. Que faire pour préserver nos braves jeunes gens d'un pareil sort?

A ce moment-là, Djémal Pacha vint à Alep, et je demandai une audience chez lui. Il fut très aimable, comme toujours, et accepta avec un plaisir visible mon invitation de visiter notre foyer d'officiers et de soldats. C'était le détour qui devait me mener au but. Il vint donc le lendemain, accompagné de son adjudant, un officier de la marine, visita notre maison et accepta de prendre une tasse de thé avec nous. Au moment propice je lui exposai notre requête. «Ah, dit-il, si ces jeunes gens ont l'âge réglementaire, il n'y a rien à faire. Quel âge ont-ils donc?» Je lui répondis, et c'était la vérité, que je ne le savais pas; qu'eux-mêmes l'ignoraient, ayant été recueillis tout jeunes dans un orphelinat qui nous les avait envoyés. «Montrez-moi ces jeunes gens, dit-il alors, pour que je voie quel âge ils peuvent avoir.» Je cherchai... le plus petit! Tout tremblant le pauvre garçon se tint devant le «tout-puissant» qui fit un geste condescendant. «Evidemment ceux-là ne peuvent pas encore avoir l'âge réglementaire,» fit-il: «je leur donnerai des laissez-passer; indiquez-moi simplement leurs noms.» Devant ces laissez-passer, signés de la propre main de Djémal Pacha, le gendarme le plus sévère faisait le salut militaire et abandonnait sa victime.

Djémal Pacha, comme aussi Talaat Pacha, a été assassiné plus tard par un Arménien. Comme *chrétiens* nous savons qu'il y a quelque chose de supérieur à une vengeance, quelque compréhensible qu'elle paraisse. Mais si l'on voulait condamner du point de vue *humain* des vengeurs de leur nation réduite aux abois, il faudrait aussi condamner un «Guillaume Tell». Malgré tout ce que nous venons de dire, la part de culpabilité de Djémal Pacha dans les souffrances des Arméniens ne peut être niée, et l'on ne pourrait guère qualifier son sort d'immérité.

8. Curdes et Arméniens.

Les Curdes qui sont des tribus en partie nomades, en partie fixées dans le territoire limitrophe entre la Turquie et la Perse, étaient autrefois les pires persécuteurs des Arméniens. Le gouvernement turc mettait à profit leur rapacité et leur cruauté naturelles pour tourmenter les Arméniens ou même pour les massacrer. Mais dans les dernières persécutions, pendant la grande guerre, il n'en a pas toujours été ainsi.



Réfugiés arméniens arrivés à Alep de l'Est de l'Arménie.

En l'occurrence les Curdes ont souvent refusé d'être les bourreaux ou même seulement les complices des Turcs; parfois même, au contraire, ils ont pris parti pour les persécutés. Les Arméniens savaient par exemple qu'ils étaient sauvés s'ils pouvaient arriver sur le territoire des Curdes de Dersime, et que ceux-ci, grâce à leurs retraites montagneuses, les protégeraient des Turcs.

Ceci s'explique par une certaine communion dans les souffrances. En effet, les Curdes ont été obligés de constater que le gouvernement turc, à vues fortement nationalistes, ne les considérait pas favorablement. J'ai été une fois passablement surpris, voyageant avec un colonel turc — c'était dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1916/17 sur la ligne de Bagdad; je revenais de la Mésopotamie pour retourner à Alep — de découvrir en lui un Curde qui, malgré sa haute position dans l'Armée turque, parlait des Turcs avec une grande amertume. Il leur reprochait d'empêcher exprès la civilisation du peuple curde et de l'affaiblir de toutes manières. «Ne pensez pas que nous combattons pour les Turcs,» disait-il; «nous ne combattons pas pour eux, mais contre les Russes qui nous paraissent être des deux maux le pire.» Une autre fois ce fut un jeune officier turc de nationalité curde qui dit avec animosité: «Avez-vous vu comment les Turcs ont agi envers les Arméniens? Ils en feront de même pour nous, dès qu'ils en auront le pouvoir.»

Cette sombre prophétie s'est réalisée; déjà pendant la grande guerre il y a aussi eu des déportations de Curdes, durant lesquelles, bien qu'il n'y eût pas de persécutions sanglantes, beaucoup périrent victimes des grandes fatigues et privations. Puis la cruauté avec laquelle on supprima la révolte curde en 1925, révolte dont on comprendra maintenant facilement la raison. Quant à toutes les autres tragédies qui se sont déroulées depuis la guerre dans les solitudes de ces montagnes curdes, elles sont restées à peu près inconnues jusqu'à ce jour.

9. Une joie de courte durée.

Ce fut en septembre 1918 qu'eut lieu la défaite du front de Palestine, quelques semaines avant celle du front occidental. Les Turcs avec les contingents allemands et autrichiens qui les renforçaient furent refoulés, et les troupes alliées occupèrent la Palestine, la Syrie et la Cilicie, ainsi que les territoires limitrophes de la Turquie, en particulier Constantinople. C'était, semblait-il, la fin de la Turquie, et grande fut la joie des chrétiens si longtemps persécutés. L'heure de la délivrance

définitive du joug turc avait enfin sonné, pensaient-ils. Des promesses solennelles leur avaient été faites de la part des hommes d'Etat de tous les pays; la délivrance de l'Arménie avait été proclamée comme faisant partie des revendications des Alliés.



Arménienne en costume arabe.

L'allégresse des Grecs en particulier se manifesta d'une manière bruyante; des vaisseaux de guerre grecs avaient jeté l'ancre dans le Bosphore et la Corne d'Or, à côté des autres vaisseaux alliés. Le drapeau grec flottait avec ceux des Alliés sur la tour de Galata à Constantinople. La presse grecque, soudainement revenue à la vie, exigeait la restitution de l'église Ste-Sophie au culte grec, et même le retour de Constantinople aux Grecs, en tant que les descendants des anciens Byzantins.

On fêta tout particulièrement le président Wilson, dont l'effigie ornait les devantures des magasins chrétiens à Constantinople et qu'on vendait en masse sous forme de cartes postales. Ce fut à ce moment aussi que des voix *turques* qui jusqu'alors avaient dû se taire se firent entendre pour se désolideriser des massacres des chrétiens, et pour les dénoncer publiquement. Peut-être voulaient-ils aussi parfois gagner la faveur des Alliés en rejetant toute la culpabilité sur les gouvernants du temps de la guerre, dont la plupart s'étaient enfuis. Cependant l'un ou l'autre coupable put être arrêté et châtié.

De longs convois d'Arméniens déportés arrivèrent de Syrie et de Mésopotamie se rendant vers leurs anciens domiciles. Un des efforts principaux des Alliés se porta sur la libération des femmes et enfants chrétiens retenus captifs dans les maisons musulmanes. Dans la maison que nous habitons à Haïdar Pacha vivait à l'étage supérieur un Colonel turc qui avait contraint une femme arménienne de l'épouser. Bien qu'il y fût très attaché, rien n'y fit: il dut la rendre. Mais ces mesures ne purent être mises à exécution que dans les territoires occupés par les Alliés, et des dizaines de milliers de femmes et d'enfants arméniens sont demeurés entre les mains des Turcs, Curdes et Arabes sans qu'on ait jamais réussi à les délivrer.

Se basant sur les promesses qui leur avaient été faites, les Arméniens comptaient sur la création d'une Arménie indépendante: l'on parlait d'un territoire allant de la Méditerranée à la Mer Noire qui devait former une sorte d'état tampon entre les Turcs et les tribus musulmanes de la Caucase. Cependant, de toutes ces promesses il resta bien peu dans le traité de Sévres par lequel trois provinces seulement du domaine arménien en Turquie furent attribuées aux Arméniens; et même ces stipulations n'ont jamais été exécutées. Toutes les attentes, tous les espoirs ne furent qu'un mirage.

Quant aux Arméniens de Cilicie qui retournèrent dans leur patrie, reconstruisirent leurs foyers détruits et se remirent à cultiver leurs champs dévastés, — leur joie aussi fut de courte durée. En effet, nous savons aujourd'hui qu'en abandonnant la Cilicie, les Alliés firent perdre aux Arméniens le dernier coin qui aurait pu devenir un foyer national pour les Arméniens de Turquie.

Il est poignant de voir comment en si peu de temps les espérances qui avaient resplendi aux yeux des chrétiens d'Orient si longtemps opprimés, firent place à une terrible déception.

Non, ce ne fut pas la fin de la Turquie qui suivit la défaite de septembre 1918; c'était la *fin de l'Arménie*, tout au moins de l'existence des Arméniens en Turquie, qui se préparait. Les catastrophes se succédèrent coup sur coup: les massacres de Marache et d'Hadjine, l'abandon de la Cilicie mentionné plus haut et la fuite des chrétiens de ce pays, la conquête et l'incendie de Smyrne et les horreurs sanglantes qui y furent commises, la restitution de Constantinople aux Turcs et le retour du régime turc dans cette ville; l'expulsion presque totale des derniers Arméniens demeurés dans leur pays en Turquie — tel fut, au lieu d'une Arménie libre et indépendante, le résultat final.

10. „A travers la bonne et la mauvaise réputation.“

Les Turcs et les Curdes n'ont pas été les seuls ennemis du peuple arménien; il en a même dans nos pays. L'on prétend que les Arméniens sont des gens peu sympathiques, d'une moralité inférieure. Toutes sortes d'opinions circulent de l'un à l'autre, et il est étonnant combien, en parlant de ce peuple, on se heurte souvent à des jugements impitoyables. Même si les Arméniens avaient tous les désavantages qu'on leur attribue, serait-ce humain, serait-ce chrétien de ne voir que les défauts réels ou imaginaires d'un peuple qui a passé par de si atroces souffrances?

Nous voudrions opposer à ces jugements défavorables les points suivants: 1^o Les Arméniens ne sont pas les «commerçants rusés» ou «pires que les Juifs» comme on le dit souvent, par le fait que la nation est composée pour 70 % d'agriculteurs ainsi que d'un grand pourcentage d'artisans, très renommés d'ailleurs. — 2^o L'Européen qui voyage en Orient ne connaît en général que les Arméniens de Constantinople ou d'autres villes de la côte: là ce sont évidemment surtout les marchands qui approchent l'Européen, tandis que ce dernier n'entre guère

en rapport avec les classes distinguées parmi les Arméniens, où il pourrait trouver des médecins, professeurs, artistes de valeur, une belle culture, une magnifique vie de famille, sans parler de la vie spirituelle dans certains milieux arméniens. — 3^o L'on affirme que les Turcs haïssaient les Arméniens parce qu'ils les «suçaient». Mais si de deux individus l'un est paresseux et l'autre travailleur, la fortune du paresseux diminuera, celle du travailleur augmentera, où que ce soit. Il faut avoir connu la nonchalance du Turc ordinaire, et d'autre part le zèle et l'assiduité des Arméniens pour pouvoir bien com-



Brodeuses arméniennes.

prendre cela. — 4^o Il faut avouer qu'il y a des Arméniens qui se sont montrés non seulement excessivement capables et travailleurs, mais encore fins et astucieux. Que l'on songe toutefois au niveau moral de l'Orient en général, où l'on considère un peu de tromperie comme un signe d'intelligence plutôt que comme une action mauvaise. C'est de ce niveau-là qu'il faut juger l'Arménien. Et même si, comme certains le prétendent, il dépasse parfois les autres, c'est grâce à son intelligence supérieure. De deux hommes rusés ce sera toujours le plus intelli-

gent le plus rusé! Mais nous pouvons constater, d'après cette même loi, que l'Arménien ne dépasse pas seulement le niveau ordinaire du mal, mais aussi celui du *bien*. «Est-il vrai que les Arméniens sont souvent tellement mauvais?» demanda-t-on à une missionnaire en Orient. — Elle répondit très justement: «Vous ne pouvez-vous imaginer combien ils peuvent être mauvais, mais pas non plus combien ils peuvent être bons.» — 5° Si l'on veut comprendre le caractère arménien, il ne faut pas non plus oublier l'oppression séculaire dont ils ont été les victimes. En effet, la seule arme du faible vis-à-vis du plus fort, c'est la ruse. Peut-être cela a-t-il laissé quelques empreintes dans la nature des Arméniens. Il est évident qu'une vie morale normale ne peut se développer que dans la liberté. Qu'on donne à ce peuple l'occasion de s'épanouir dans la liberté, et l'on fera des expériences encourageantes.

Ce que nous venons de dire des capacités et aptitudes des Arméniens justifie pleinement ces espérances. Même au milieu des périodes de persécution, on a pu constater la vitalité extraordinaire de ce peuple. Des réfugiés échappés du désert, dénués et misérables, se sont relevés avec une rapidité étonnante dès qu'ils se trouvaient dans des conditions à peu près supportables. Que l'on aide l'Arménien à sortir de sa misère; si jamais secours en vaut la peine et porte des fruits, c'est bien chez ce peuple que ce sera le cas.

On a déjà pu le constater dans les colonies agricoles qu'on a commencé à établir en Syrie, lesquelles répondent bien à toutes les espérances, et il n'y a qu'à regretter que, faute de fonds nécessaires, on ne puisse en établir plus vite et sur une plus grande échelle.

Citons encore, pour ne pas donner seulement notre propre jugement, l'avis de quelques personnalités compétentes: Lorsqu'en 1926, lors d'un voyage en Orient, nous demandions au général B., alors gouverneur du territoire d'Alep, s'il considérerait l'immigration des Arméniens en France comme utile et dans l'intérêt de notre pays, il répondit: «Pourquoi pas? De tous les peuples orientaux, ce sont les Arméniens qui se rapprochent le plus de nous.» Un jugement analogue et tout aussi favorable fut prononcé par le gouverneur français d'une autre province de Syrie, qui désirait beaucoup l'immigration de ré-

fugiés arméniens dans son domaine, comme étant de bons éléments, actifs, sobres et capables de tout travail, qui ne pouvaient être qu'un avantage pour la région qui les recevrait. Voilà les jugements de personnalités qui connaissent de près le peuple arménien.

Nos lecteurs n'avaient pas besoin de ces explications pour avoir une opinion juste des Arméniens. Ils savent trop bien que Dieu est puissamment à l'œuvre parmi eux. Une nation qui a produit tant de chrétiens authentiques et éprouvés dans la souffrance, serait digne de notre affection et de notre respect, même s'il y avait parmi elle des éléments très peu réjouissants. Nous avons cependant estimé qu'il ne serait pas inutile de mettre une fois au point les jugements si injustes que l'on rencontre fréquemment.

11. Et la cause de l'Évangile?

Si l'on considère la question arménienne au point de vue politique, elle est une preuve éclatante et épouvantable de l'égoïsme national qui gouverne froidement la politique. Aussi longtemps que les intérêts nationaux étaient servis par l'Arménie, on prit fait et cause pour elle. Mais aussitôt qu'il sembla plus avantageux de s'entendre avec les persécuteurs des Arméniens, on abandonna cette malheureuse nation — malgré toutes les promesses et tous les traités, et malgré la proclamation des droits des minorités nationales.

Si l'on considère la question arménienne au point de vue philanthropique, elle offre à la charité un champ d'action illimité. Nous apprenons les souffrances indicibles d'un peuple presque entièrement exterminé, la misère des réfugiés arrachés à leur patrie, nous entendons parler de dizaines de milliers d'orphelins arméniens, d'innombrables veuves, de vieillards, d'infirmités, de femmes et d'enfants qui languissent encore dans les maisons et harems musulmans, retenus là-bas dans un esclavage honteux. Et le problème se pose comment relever ce malheureux peuple, comment lui créer une patrie, guérir ses plaies, éduquer sa jeunesse, et tant d'autres.

Mais on peut considérer la question arménienne sous un autre point de vue encore: celui du Royaume de Dieu. Que

signifie cette catastrophe d'un peuple chrétien en Orient pour la cause du christianisme là-bas, et pour l'édification du Royaume de Dieu?

A première vue, tout, sur ce domaine, est évidemment fait pour attrister et décourager. La cause du Christianisme en Orient semble menacée de toutes manières; le nombre des chré-



Rue avec mosquée
dans un quartier musulman d'Alep.

tiens a diminué d'une façon inquiétante; l'on peut dire que le Christianisme est exterminé en Turquie d'Asie. Les survivants sont des réfugiés disséminés, personne ne sait ce qui adviendra d'eux. Leurs églises, leurs écoles chrétiennes ont été désorganisées, anéanties. Déracinés, obligés des années durant de camper dans les déserts, dans les rues, privés de soins spirituels, beaucoup d'entre eux ont subi des déficiences morales et

spirituelles inévitables. Et à tout cela s'ajoutent les tentations particulières aux souffrances. Le nombre de ceux qui sont brisés, désespérés, révoltés contre Dieu et les hommes, de ceux qui ont perdu leur foi, fait légion. Et c'est là le plus grand coup que l'Islam aurait pu porter au Christianisme, s'il avait non seulement réussi à diminuer le nombre des croyants, mais si les derniers restes, à cause des souffrances indicibles dont ils furent les victimes, avaient perdu leur foi. Ce fut le cas pour beaucoup, certes — mais pas pour tous!

Nombreux sont au contraire les faits qui nous permettent d'espérer de grandes choses pour la cause de l'Évangile. Celui-ci s'est révélé comme une «puissance de Dieu» au milieu des tribulations — l'auteur de ces lignes compte les expériences qu'il lui a été donné de faire sur ce domaine, parmi les plus émouvantes qu'il a vécues.

Voici quelques exemples tant de l'époque de la Guerre que d'après-guerre: Je me souviens toujours des chères femmes si éprouvées qui travaillaient dans notre Foyer du Soldat: il y avait parmi elles des femmes de prière, d'une piété vraiment profonde. Elles demandèrent qu'on leur accordât certaines heures par semaine pour faire entre elles des réunions de prière. Combien la Parole de Dieu leur était précieuse! Elles avaient certainement fait l'expérience du Psalmiste qui dit: «Si ta Loi n'eût fait mes délices, j'eusse alors péri dans ma misère.» (Ps. 119, 92.)

Je fis à Alep la connaissance d'une chère vieille femme de Hassan Beyli, un village arménien dans les monts d'Amame que les Turcs avaient détruit... Elle était dans un triste état de pauvreté et de solitude, ayant perdu tous ses enfants et petits-enfants qui avaient été tués ou avaient péri, comme des milliers de leurs compatriotes. La voilà donc, pour ses vieux jours, pauvre, abandonnée; ne devait-elle pas se poser la question angoissante du pourquoi de ces sentiers douloureux par lesquels Dieu la conduisait? Oui — mais elle trouva une réponse à cette question! — «Je pense si souvent à une histoire que j'ai lue, me dit-elle un jour. — Il y avait une fois un arbre tout couvert de feuilles et de fleurs; mais un jour des bûcherons vinrent, coupèrent toutes ses branches et mirent enfin la hache à ses racines pour l'abattre entièrement. L'arbre était tout dé-

solé et ne savait pas pourquoi cela lui arrivait. Mais on le prit, on creusa son tronc, et on l'employa pour amener l'eau d'une source jusqu'au bord du chemin. Il devint ainsi une fontaine à laquelle beaucoup se désaltèrent. — Il en est de même pour moi, dit la vieille femme. On m'a pris toutes mes branches,



Femme arménienne réfugiée.

mes enfants et petits-enfants; on m'a déracinée, me chassant de ma patrie; je ne suis plus qu'un vieux tronc creux. Mais peut-être que Dieu veut encore se servir de moi pour en bénir plusieurs. — Certes, Dieu ne décevra pas une telle foi, une telle fidélité!

Dans une réunion d'Arméniens à Beyrouth, nous nous entretenions avec l'un d'eux, originaire de la ville de H., où longtemps après la fin de la guerre un massacre avait eu lieu. Parmi d'autres atrocités, les persécuteurs saisirent les enfants d'un orphelinat arménien, les menèrent dans la citadelle de la ville, et les jetèrent l'un après l'autre dans un immense brasier qu'ils avaient allumé. Pendant ces journées terribles, cet homme vit périr coup sur coup sa femme et ses sept enfants. Quelles paroles de sympathie et de consolation pouvions-nous trouver devant une pareille douleur? Nous nous tûmes, profondément troublés. Ce chrétien si éprouvé était cependant l'un des soutiens du petit groupe qui se réunissait pour puiser force et courage dans la parole de Dieu.

A Damas, une jeune femme nous raconta comment elle perdit d'abord son mari, puis ses enfants, excepté une fillette de quatre ans. Elle put arriver avec l'enfant jusqu'à Damas, où la pauvre petite mourut de faim dans les bras de sa mère. Une foule se rassemble autour du petit cadavre, on plaint la malheureuse mère. «Alors, nous dit-elle, le Seigneur me donna la force de rendre mon témoignage de chrétienne avec une telle joie qu'une profonde émotion gagna les assistants et qu'il se produisit une sorte de réveil dans ce milieu.»

Parmi beaucoup d'autres, ce sont là deux exemples de la puissance de foi que l'on trouve chez ce peuple martyr, et cette vie spirituelle si profonde se manifeste non seulement chez quelque individus, mais dans de nombreux milieux arméniens qui ont triomphé de l'épreuve la plus dure, celle de la souffrance. Le nombre des chrétiens est diminué, il est vrai, mais leur force augmentée d'autant. Dieu n'a pas permis que Son œuvre fût anéantie, mais Il s'est réservé des témoins qui par leur foi inébranlable sont devenus un appui et une bénédiction pour d'autres âmes. Ce sont ces chrétiens arméniens, éprouvés dans les souffrances les plus atroces, qui mieux que personne pourront devenir les messagers de la Cause du Christ en Orient, non seulement pour leurs compatriotes, mais encore vis-à-vis de leurs ennemis et persécuteurs.

12. „Aimez vos ennemis.“

C'est là que la grandeur et la puissance de la foi chrétienne se montrent sous un aspect tout de clarté et de noblesse. Bien sûr, chez la grande moyenne des Arméniens l'on trouve toujours une haine violente contre les ennemis qui leur ont infligé des tortures indicibles. Mais il y en a aussi qui ne semblent pas dans cette haine, qui éprouvent au contraire pour leurs persécuteurs des sentiments de pardon et de bonne volonté. Beaucoup, poussés par l'esprit du Christ vainqueur en



Veuve devant sa baraque au camp des réfugiés à Alep.

eux et par le désir de faire connaître à leurs ennemis le salut qui est en Jésus-Christ, sont prêts à aller eux-mêmes le leur annoncer; ils montrent ainsi combien l'exemple de Christ est puissant en eux. — Voici quelques exemples:

Un évangéliste arménien qui avait subi de telles tortures que sa raison en avait momentanément souffert, s'exprima ensuite: «Je n'ai plus qu'un seul désir, c'est d'aller moi-même porter l'Évangile aux Turcs. Si Dieu ne m'accordait ce désir, ma vie désormais me semblerait inutile.»

Un autre chrétien arménien nous dit dans une lettre: «Si je vous écris tout cela, ce n'est pas par haine contre les

Turcs, qui nous ont fait tant souffrir, c'est seulement pour vous montrer la condition misérable des Arméniens ici. J'aime les Turcs et voudrais que tous connussent le Sauveur. Aussi dès qu'une occasion de travailler parmi eux se présente, je la saisis afin que plusieurs se convertissent.»

Que l'on juge de quelle façon originale et désintéressée il s'acquitte de cette mission: Se trouvant un jour dans un établissement de bains à Alep, il avise deux Turcs qui attendent le baigneur. L'Arménien s'approche aussitôt, il se met à les savonner, les lave et les frotte vigoureusement, selon la coutume. «Es-tu le baigneur? lui demandent-ils, étonnés. Pourquoi fais-tu cela? Est-ce pour gagner de l'argent?» — «Je ne suis pas le baigneur et ne veux pas être payé; je vous sers pour vous faire plaisir et par amour pour Jésus.» Et tout en les frictionnant, il leur parle du Sauveur.

«C'est la seconde fois maintenant que Dieu m'envoie parmi les Arabes, me disait un réfugié, instituteur arménien, et je sais pourquoi: c'est parce que nous devons apporter l'Évangile aux Musulmans. Aussi me suis-je mis à apprendre la langue arabe, afin d'être prêt dès que Dieu voudra m'envoyer là-bas.»

Dans une école missionnaire américaine quelques jeunes Arméniennes, touchées par l'Évangile, avaient appris à pardonner à leurs ennemis. L'une d'elle déclara qu'elle désirait ardemment une chose: c'est que Dieu ne l'ôtât pas de ce monde avant qu'elle ait au moins pu amener dix âmes musulmanes à Jésus.

A Alep un officier turc avait épousé une Arménienne — probablement de force. Cependant il était bon pour elle; et peu à peu, grâce à l'influence de sa femme, il se rapprocha de la foi chrétienne. Il ne se lassait pas d'entendre parler de Jésus: il ne se couchait plus avant qu'elle n'ait chanté un cantique, et ils prirent finalement l'habitude de s'agenouiller ensemble pour prier Jésus. L'on m'affirma qu'elle était une femme très simple ne sachant à peine lire ni écrire. Mais elle était une enfant de Dieu sincère, et c'est là le secret pourquoi elle put montrer à son mari turc le chemin du salut.

«Comme mourants — et voici, nous vivons!» Des gens qui à vue humaine devaient succomber, restent debout; mieux encore, ils deviennent des conquérants pour la cause de leur

Maitre. Et c'est ainsi que s'accomplit cette autre parole: «Je ne mourrai pas, je vivrai, et je raconterai les œuvres de l'Eternel.»

13. „Une belle confession en présence d'un grand nombre de témoins.“

C'est un pasteur arménien-protestant, W. T., qui a «fait une belle confession en présence d'un grand nombre de témoins» (I Tim. 6, 12) — et dont je voudrais relater l'histoire. — Lors d'un culte que je fis en 1918 dans la jolie chapelle de la Mission anglaise parmi les Juifs à Damas, je fis la connaissance d'un Norvégien, Monsieur B., qui séjournait en Terre Sainte et travaillait là-bas parmi les Juifs, dont il était un grand ami. Nos relations se resserrèrent lorsque nous nous rencontrâmes un jour chez le cher et vénérable missionnaire des Juifs, Monsieur Hanauer. Nous en vinmes à parler de la question arménienne, et à cette occasion il me parla de W. T. Ce que j'entendis de cet homme me fit désirer le connaître, et M. B. s'offrit à m'introduire auprès de lui. Il me conduisit à travers les rues enchevêtrées du quartier chrétien de Damas jusqu'à la demeure du pasteur exilé, qui avait trouvé asile chez une famille chrétienne, dans une maison construite en pur style arabe. Il venait de sortir mais ne devait pas rester longtemps. Nous nous installâmes dans le grand hall ouvert; devant nous s'étendait la cour ombragée, avec le jet d'eau habituel. A peine nous avait-on servi le café — comme c'est la coutume en Orient — que notre ami entra, un homme encore jeune, vif et très sympathique.

La conversation s'engagea aussitôt. Il nous parla des persécutions dont il avait déjà été l'objet chez lui à Césarée: on lui avait proposé de se mettre en sûreté en se convertissant à l'Islam, mais il avait refusé. C'avait été des alternatives continues, et combien fatigantes, d'emprisonnement et de mise en liberté, de condamnations et de délivrances. Il avait échappé à la mort par douze fois! Finalement il fut condamné à être déporté à Mossoul; c'était la mort certaine, il le savait. Mais Dieu lui envoya de l'aide. En effet, le général allemand Kress von Kressenstein passait là-bas, accompagné du ministre et

commandant en chef turc Djémal Pacha. W. T. s'adressa à ce général, lui fit le récit de sa position et lui demanda de bien vouloir plaider sa cause auprès de Djémal Pacha, ce qu'il fit avec succès, de telle façon que W. T. fut immédiatement grâcié et reçut l'autorisation de se rendre à Alep.

Plus tard son chemin le conduisit à Damas, où il eut vite fait de se créer un travail. Il rassembla en une communauté petite mais très vivante les protestants arméniens réfugiés dans



Damas.

cette ville. Il est vrai que leurs cultes et rencontres devaient rester soigneusement cachés devant la police turque, toujours à l'affût. Pour cela l'on trouva un moyen qui fait preuve d'une entente chrétienne vraiment touchante. Il y avait à Damas une petite communauté protestante-syrienne qui était autorisée à faire des cultes. On s'entendit avec elle de la façon suivante: Les Syriens se réunissaient d'abord, ensuite les Arméniens célébraient leur culte. Mais afin de ne pas donner l'impression de deux cérémonies différentes, les Arméniens assistaient au

culte des Syriens, tandis que ceux-ci restaient ensuite jusqu'à ce que le culte arménien fût aussi terminé. N'oublions pas que les Syriens ne comprenaient pas un mot du sermon arménien, ni les Arméniens du sermon syro-arabe! N'est-ce pas un signe réjouissant de fraternité chrétienne véritable! Et en effet, ce culte, bien qu'un peu long, ne parut jamais au dehors autre chose qu'un culte syrien, de sorte qu'ils ne furent pas molestés.

Enfin nous arrivâmes à parler de la plus récente expérience de W. T., dont son âme était encore pleine. Il avait dû se rendre devant le gouverneur militaire pour faire viser son permis de séjour et surtout pour faire prolonger l'autorisation qui le libérait du service militaire. C'était toujours une démarche dangereuse. Qui pouvait en effet savoir s'il n'y avait pas tout d'un coup de nouveaux ordres plus rigoureux, où si les autorités en question tiendraient compte de l'ancien ordre? Cette démarche ne le livrerait-elle pas à une nouvelle déportation? Toutefois, quoiqu'il en fût, il y alla. Le major turc chez lequel il se présente, l'interroge en effet immédiatement, mais autrement qu'il ne s'y attendait. «Alors, vous êtes Arménien, et un pasteur protestant?» lui dit l'officier turc. Puis il commença à lui poser des questions sur sa foi, ses doctrines, «parce que — dit-il — je m'intéresse au christianisme. Quel est donc votre avis au sujet de l'immortalité? Peut-on vraiment croire à l'An-delà et à la résurrection? Toute la nature cependant prouve le contraire: l'herbe fleurit, sèche et passe, les animaux vivent, meurent et se corrompent: ne devons-nous pas admettre que le même sort est réservé aux hommes?» «Je reprends volontiers votre exemple, lui répond T. Il est vrai que l'herbe, que les animaux semblent passer et se corrompre. Mais en réalité ce n'est pas un anéantissement total; la mort au contraire est une dissolution de toutes choses en leurs éléments premiers. Il en est de même pour l'homme! Le corps retourne d'où il est venu: la poussière à la poussière; mais l'esprit retourne là où il a été créé: à l'esprit de Dieu.»

Cela sembla satisfaire l'officier turc, qui continua: «Crois-tu qu'il y a un enfer?» — «Sans aucun doute, lui répondit T. Les hommes, en effet, sont responsables de leurs actions. Preuve en est notre conscience, qui est satisfaite ou au contraire

meurtrie, même torturée, selon que nous avons fait une bonne ou une mauvaise action. Etant donné que nous sommes responsables, Dieu nous demandera compte de nos actes, et notre âme sera punie pour tout ce qu'elle aura fait de mal.»

«Le major, nous dit T., était devenu tout pâle; mais il fut obligé de reconnaître l'exactitude de ce que j'avais dit.» — La conversation approchait de plus en plus de points critiques. Et sa position était d'autant plus étrange qu'il avait pour auditeurs non seulement les officiers du bureau où il se trouvait, mais d'autres officiers venus de différents bureaux pour assister à cette conversation remarquable. La salle était assez grande; il s'y trouva pour finir près de cinquante officiers. — «Crois-tu, lui dit le major, qu'il y a encore de nos jours des hommes par lesquels Dieu parle?» — «Certainement, fut la réponse. Il y a en effet des hommes qui vivent dans la plus intime communion spirituelle avec Dieu; c'est à eux que Dieu révèle encore de nos jours Sa volonté et Sa nature, afin qu'ils la fassent connaître à d'autres.»

Enfin vint la grande question: T. reconnaissait-il que Mahomet était un prophète, et le plus grand de tous? — En posant cette question, le major fit aux autres officiers cette réflexion: «C'est un Arménien, un chrétien, un pasteur. Laissons-le expliquer son point de vue! Moi je suis Musulman et je désire être libre de mes opinions. Personne n'aura le droit de faire le moindre mal à cet Arménien, quelle que sera sa réponse!» — Et que fut-elle?

«Un prophète, dit-il, nous venons de le voir, est un homme qui a reçu la Parole de Dieu et qui l'annonce. Il y a des prophètes plus ou moins grands, selon ce qu'ils annoncent. Pour ce qui concerne Mahomet, ce qu'il annonce se trouve écrit dans le Coran. Il faut donc en premier lieu nous entretenir du Coran. Permettez-moi cependant, ajouta-t-il, de vous faire remarquer que Mahomet n'a pas écrit lui-même le Coran; il est en effet prouvé qu'il ne savait ni lire ni écrire, et que ses disciples, Abou Békr, Osma et Ali ont écrit ce livre.» — Ceci provoqua chez ses auditeurs un grand étonnement et passablement d'opposition; mais un officier présent confirma ce qui venait d'être dit, en affirmant qu'il avait aussi entendu que Mahomet n'avait pas écrit le Coran lui-même. Le major

de son côté essaya de démontrer l'importance et l'originalité du Coran en prétendant qu'il était répandu partout dans une seule et même langue, ce qui n'était pas le cas pour la Bible. «Ce n'est pas exact, lui répondit T., la Bible est au contraire bien plus répandue que le Coran. Et l'on peut considérer le fait que ce dernier n'existe que dans une seule langue, l'arabe, comme un désavantage plutôt qu'autre chose. La Bible est traduite en près de 450 langues; chacun peut la lire dans sa propre langue. Elle peut se permettre cela parce qu'étant la vérité



Antioche en Syrie

où le nom de chrétiens fut employé pour la première fois.
(Actes 11, 26.)

divine, elle ne craint pas les attaques des hommes. De plus Dieu par son Saint Esprit assure l'exactitude de la traduction.»

Après cela, la conversation retourna à Mahomet et devint toujours plus importante et mouvementée du fait que l'on discuta les rapports entre Mahomet et Jésus. «Nous avons en présence l'un de l'autre, continua notre ami, d'un côté Mahomet et le Coran (car celui-ci remonte en effet au prophète, tout en n'ayant pas été écrit par lui); de l'autre côté Jésus et la Bible (qui contient les enseignements de Jésus et de ses

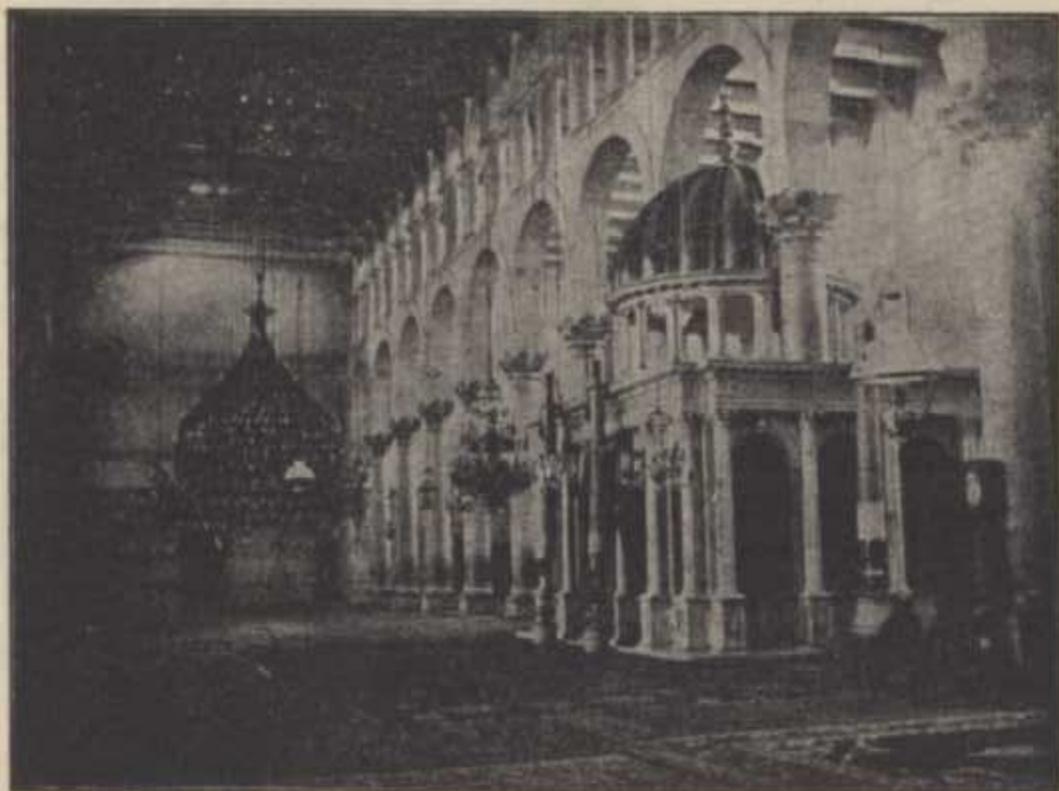
apôtres). Il est vrai que Mahomet a paru après Jésus, ce qui est pour ses disciples une raison de croire qu'il est la dernière et suprême révélation de Dieu. Mais s'il en était ainsi, il faudrait qu'il ait apporté quelque chose de plus que Jésus, et que le Coran présentât un enseignement supérieur à celui de la Bible. Ceci cependant n'est pas le cas. Donnez-vous la peine de comparer la Bible et le Coran. Si vous le faites, vous reconnaîtrez que ce que le Coran a de bon, il l'a pris de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Il n'apporte nulle part quelque chose de bon qui soit nouveau, et encore moins quelque chose qui soit supérieur!

Ou bien permettez-moi encore de comparer le caractère de Mahomet avec celui de Jésus: Jésus était pauvre, il ne s'est pas marié; Mahomet cherchait la puissance et la richesse et menait un grand train de vie avec beaucoup de femmes! Jésus est mort pour les hommes! Mahomet les tuait et les faisait tuer! — Il y aurait encore davantage à dire, et je voudrais laisser le Coran et l'Islam parler eux-mêmes. Mahomet est couché dans sa tombe, puisque l'on montre sa tombe. Mais Jésus est ressuscité d'entre les morts, conformément aussi à l'enseignement musulman. On ne sait rien et on n'enseigne rien de Mahomet qui soit postérieur à sa mort; mais les Musulmans eux-mêmes enseignent et croient que Christ reviendra pour le jugement. N'existe-t-il pas sur la mosquée des Omayyades particulièrement sacrée une tour qui s'appelle le Minaret de Jésus et les Musulmans ne racontent-ils pas que c'est sur ce minaret que Jésus posera le pied en revenant du ciel pour descendre de là sur la terre? — Dans le fond, l'Islam lui-même apporte donc concernant Jésus un enseignement supérieur à celui concernant Mahomet, prouvant ainsi sa supériorité sur le prophète.»

Il est facile d'imaginer le trouble et l'excitation que ces paroles téméraires, mais aussi ces pensées habiles jetèrent dans l'auditoire. Le major cependant poursuivit son interrogatoire: «Il y a encore une question, dit-il, à laquelle je voudrais recevoir une réponse. Les chrétiens enseignent la divinité de Christ; de quel droit le font-ils?» — «Tous les hommes sont pécheurs, répondit T. Même les gens les plus pieux de l'Ancien Testament ont péché. Un seul ne l'a pas fait; Jésus

est resté sans péché, preuve qu'il n'était pas un homme comme les autres! Et les puissants miracles qu'il a accomplis en sont une autre preuve. La nature lui était soumise, et même les esprits malpropres devaient lui obéir. Enfin il a vaincu la mort; il a ressuscité et est lui-même ressuscité; tout cela prouve sa divinité, car s'il n'avait pas eu Dieu en lui, il lui aurait été impossible de faire toutes ces choses.»

Le major turc semblait profondément ému. «Tout cela — dit-il — je ne l'ai jamais entendu de cette façon; je viens de



Intérieur de la Mosquée des Omayyades à Damas.

recevoir une tout autre idée du christianisme.» Puis se tournant vivement vers W. T. il lui dit: «Maintenant dis-moi, est-ce vraiment là ce que tu crois toi-même? Crois-tu vraiment en Jésus-Christ?» — «Oh, s'écria T., ne le vois-tu donc pas? Me voici moi, un Arménien persécuté et hors la loi, devant vous, des Turcs; moi sans défense, vous armés, moi seul et impuissant, vous en grand nombre et si puissants! — Comment oserais-je attaquer votre foi et la contredire si je n'étais pas

pleinement persuadé de la vérité de ce que j'avance, et si je ne savais pas que Jésus-Christ est plus puissant que vous ne l'êtes?»

Ces paroles firent une profonde impression. «Si je n'étais pas Musulman ou si je voulais changer de religion je me ferais protestant comme toi,» lui dit encore le major; puis, le remerciant de tout ce qu'il avait dit, il le congédia très aimablement. Et lorsque T. dut retourner chez lui à une autre occasion il le reçut avec la joyeuse exclamation: «Tiens, voilà notre pasteur protestant!» Il le pressa aussi beaucoup d'aller le voir chez lui dans sa maison, pour continuer ces entretiens.

Vraiment, c'est une «aeterna gens» que ces Arméniens, une génération qui ne se laisse vaincre ni matériellement ni spirituellement. Et pour la première fois je pensai devant ces chrétiens arméniens à cette parole de l'Évangile: «Comme châtiés, mais nous n'en mourons pas, comme mourants, et cependant nous vivons.»

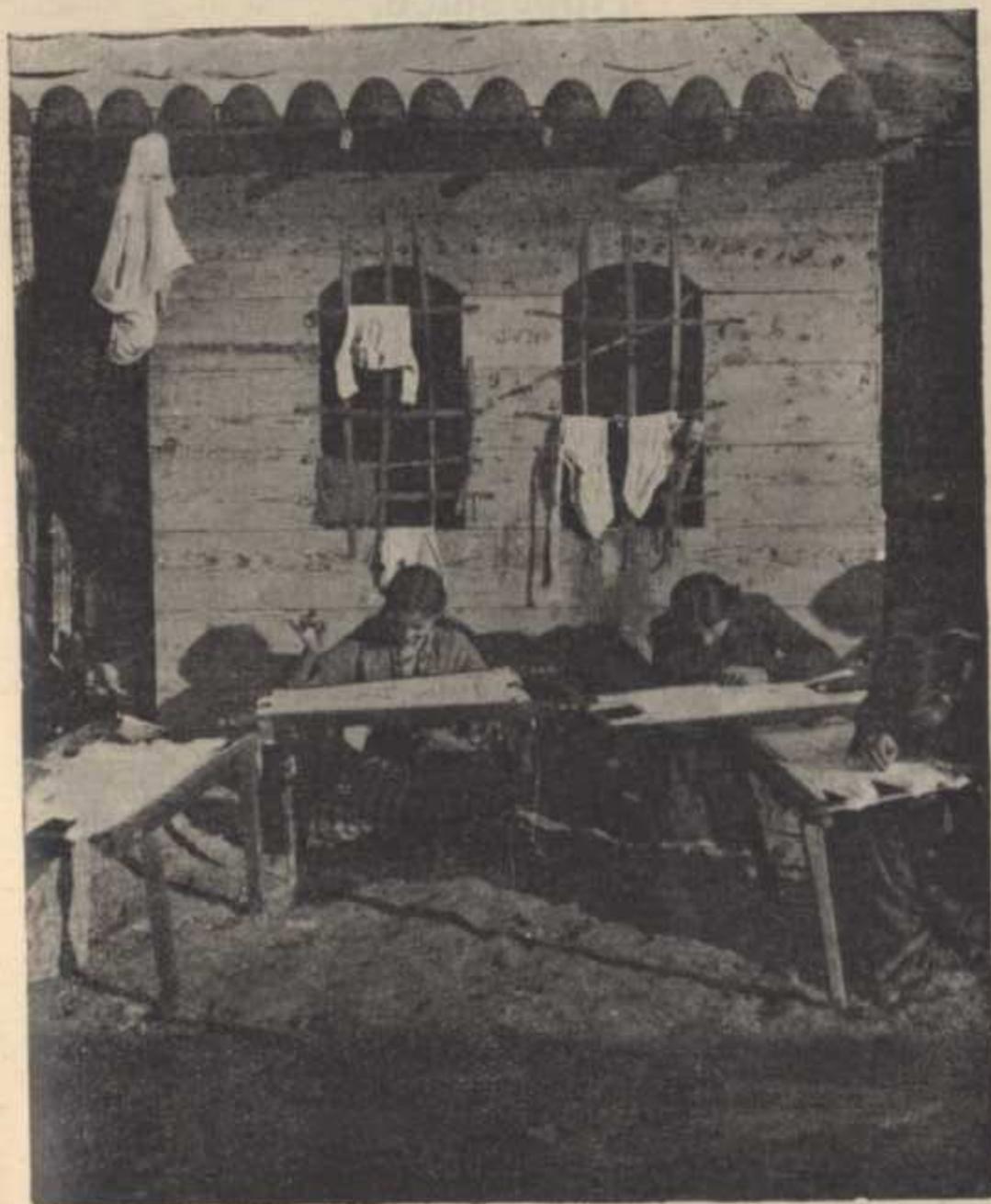
La femme de notre ami T. mérite aussi d'être mentionnée, car elle était digne de lui. Elle avait dû rester à Césarée, tourmentée par les soucis au sujet de son mari exilé, et poursuivie sans cela par toutes sortes de malchances. C'est ainsi qu'un de ses enfants s'était cassé la jambe. Le médecin turc qui le soignait, voyant la patience et la confiance de cette femme, s'en étonna. Et bientôt à chacune de ses visites ils eurent des entretiens religieux qui firent une impression profonde sur ce Musulman dont le sérieux et le désir de connaître les choses de Dieu étaient visibles. Et le résultat? Le voici: Il écrivit lui-même au pasteur T., lui disant: «Lorsque tu reviendras ici, tu trouveras un médecin turc qui est un chrétien convaincu.» D'autre part la femme écrivit à son mari: «Si les souffrances du peuple arménien doivent nous préparer à devenir les messagers de Dieu parmi les Musulmans, nous ne pouvons que prier: Seigneur, envoie plus de tribulations encore, afin que nous soyons parfaitement préparés.»

Un tel point de vue ne semble-t-il pas presque surhumain? En tout cas nous voudrions joindre nos mains et bénir Celui qui sait accomplir de tels miracles dans les cœurs des hommes et qui donne de ces rayons lumineux au milieu des ténèbres si douloureuses de la question arménienne. «Ah, si

c'était là la réponse au mystère de nos souffrances, nous disaient un jour des chrétiens arméniens avec lesquels nous causions de ces choses, que Dieu désire d'une façon spéciale employer notre peuple pour être ses messagers parmi les Musulmans, ce serait une solution merveilleuse pour laquelle nous aurions volontiers tout souffert!»

Et nous de notre côté nous aimerions encore une fois dire quel bienfait sont pour nous cette puissance de la foi, ce courage de témoins vraiment apostolique chez ce malheureux peuple tellement brisé. En vérité: «Comme mourants, et voici, nous vivons!» — Mais la conversation que nous avons rapportée plus haut peut aussi être l'accord final et conciliant en ce qui concerne les Turcs. Nous espérons de toute façon que nos lecteurs ne seront pas tentés, par l'horreur que leur inspirent les souffrances des Arméniens, de généraliser et de condamner en bloc tous les Turcs. Ils ne sont de longtemps pas tous, ni même en majorité, coupables ou participants des massacres arméniens. Et même lorsque la population s'attaquait aux Arméniens, nous devons excuser bien des choses par les habitudes cruelles de l'Orient et leur fanatisme religieux. Cela ne doit pas ébranler en nous la certitude que le caractère du simple peuple turc est en général sympathique, brave et ingénu.

Nos récits n'ont d'autre but que de susciter la compréhension, l'affection et le respect pour un malheureux peuple. Puissent-ils en même temps être un témoignage de ce que Dieu a fait parmi ce peuple, et de ce qu'Il est à l'œuvre, érigeant son Royaume, même là où nous ne croyions voir que ruine et anéantissement.



Brodeuses arméniennes devant leur baraque.

Appendice.

Aperçu historique sur les souffrances arméniennes.

Le sort terrible d'un peuple chrétien.

1. Les massacres des chrétiens arméniens en 1895—96 font près de cent mille victimes. D'autres persécutions, faites sur une échelle moins vaste, et particulièrement des tueries en Cilicie, en 1909, en font encore plusieurs milliers.

2. Pendant les déportations des Arméniens par les Turcs, 1915—16, *d'innombrables réfugiés perdent la vie*; en outre ces déportations dégénèrent souvent en véritables massacres en masse: l'on fusille, l'on égorge, l'on jette à l'eau des centaines, des milliers, voire des dizaines de milliers d'Arméniens, si on ne les enferme pas dans les maisons pour les brûler ou qu'on les envoie dans le désert pour les y laisser mourir de faim. *Plus d'un million de victimes!*

3. De 1918—1920 *défaite de la Turquie* et fin apparente de la misère. Une partie des déportés retournent dans leur patrie, autant que celle-ci est occupée par les troupes alliées, mais même alors par-ci par-là des attaques accidentelles de bandes turques, quelques massacres plus ou moins importants. Ils produisent 10.000 victimes p. ex. en 1920 à Marache.

4. *Nouvelle catastrophe*: En 1921, les troupes alliées évacuent la Turquie, l'abandonnant aux Turcs en révolte. Fuite éperdue de la population chrétienne qui venait de se fixer dans ses anciens foyers. Perte définitive de la patrie. Grande misère parmi les réfugiés en Syrie.

5. En 1922, un nouveau coup vient frapper les Arméniens réfugiés à *Smyrne* lors de la conquête de cette ville par les Turcs; ceux qui peuvent sauver leur vie se réfugient en Grèce

et dans les Balkans. Les Arméniens de *Constantinople* et des environs sont également contraints de prendre la fuite à la suite de l'évacuation de cette contrée par les Alliés. — Des milliers de réfugiés arméniens viennent en France.

6. Les derniers restes des chrétiens arméniens en Turquie sont expulsés de leur patrie et viennent pour la plupart en Syrie. Par ce fait, *le christianisme est presque entièrement éteint en Turquie d'Asie*; un fait d'importance mondiale.

Et le résultat: Un peuple pourchassé, sans foyer, presque entièrement épuisé et qui saigne de blessures innombrables, attend qu'on vienne à son secours.

Les Arméniens dans le Monde.

Il n'existe pas de statistique exacte sur le nombre des Arméniens dans le monde, mais voici une énumération approximative:

Arménie du Caucase	1.000.000
Géorgie	300.000
Azbeidjan	300.000
reste de la Russie (Caucase du Nord, Turkestan et Sibérie inclus)	439.000
chiffre total pour les U. R. S. S.:	2.039.000
Turquie (en major. à Constantinople)	100.000
Syrie	130.000
Palestine	3.000
Egypte	25.000
Chypre	4.000
Irak	8.500
Perse	100.000
Indes	2.500
Ethiopie	1.500
France	60.000
Bulgarie	45.000
Grèce	35.000
Roumanie	30.000
divers pays d'Europe	10.000
Etats-Unis et Canada	125.000
Amérique du Sud	30.000
divers pays	1.500
	<hr/>
	2.750.000

Dans certains pays, tels que la Russie, la République Arménienne du Caucase, la Géorgie et l'Azrbeidjan, ces chiffres comprennent surtout des Arméniens autochtones, quoique là encore le nombre des Arméniens réfugiés de Turquie soit considérable.

En outre, ces pays ont beaucoup souffert tant par la Grande Guerre que par les invasions des Turcs et par les révolutions soviétiques. Dans d'autres pays, en particulier en Syrie, en Grèce, en France, dans l'Amérique du Sud, etc., les Arméniens sont pour une majorité écrasante des réfugiés immigrés depuis la guerre ou depuis l'évacuation de la Cilicie (1921) et de Constantinople par les Alliés (1923) et après le désastre de Smyrne (1922).

Les efforts des Arméniens eux-mêmes pour soutenir leur compatriotes sinistrés se dirigent surtout sur l'Arménie du Caucase, seul foyer national plus ou moins indépendant qui leur soit resté. Les efforts des Comités de secours se concentrent sur les pays sus-nommés, où se trouve le plus grand nombre de réfugiés.



Camp de réfugiés arméniens à Alep.

L'Action Chrétienne en Orient.

Son origine.

Pour comprendre l'origine de l'Action Chrétienne en Orient, créée en décembre 1922 à Strasbourg où se trouve son siège social, il faut se rappeler l'évacuation de la Cilicie par les troupes françaises et la fuite précipitée des Arméniens et autres chrétiens de cette contrée devant les Turcs qui reprenaient possession du pays. Ce fut surtout vers la Syrie, comme le pays voisin le plus proche, que se dirigèrent les fugitifs: les grandes villes telles qu'Alep, Alexandrette, Beyrouth et Damas en furent inondées. C'est à cette époque que le directeur actuel de l'Action Chrétienne en Orient eut l'occasion de passer quelques mois en Syrie, où il avait déjà vécu un certain temps quelques années auparavant. Voyant la situation lamentable des réfugiés arméniens, assyriens et autres, il comprit l'urgence d'une œuvre de secours qui s'associerait aux efforts faits par les Américains et d'autres sociétés étrangères.

Il existait déjà en Alsace, depuis les persécutions arméniennes de 1895, un petit mouvement proarménien, qui était rattaché, en raison de la situation politique, à la Mission de Francfort. Le moment paraissait venu d'aiguiller vers la Syrie devenue française, l'intérêt de l'Alsace redevenue française, et de créer une œuvre indépendante française, l'Action Chrétienne en Orient.

Son but.

L'Action Chrétienne en Orient n'est pas seulement une œuvre de secours matériel pour les Arméniens; un des motifs qui nous ont amenés à la créer, fut l'observation que la cause de l'Évangile en Syrie devait pouvoir s'appuyer sur le protestantisme français, et qu'il incombait à ce dernier de prendre sa part dans l'œuvre évangélique qui est à faire en Syrie. Le

protestantisme a dans ce pays quatre adversaires plus ou moins acharnés: l'Eglise Romaine, qui considère la Syrie comme son domaine particulier; l'athéisme occidental, qui pénètre de plus en plus dans le pays; les Eglises chrétiennes orientales jalouses de chaque membre qu'elles pourraient perdre par le protestantisme; et enfin le mahométisme, l'ennemi séculaire de la Croix. Nous avons eu des preuves éclatantes de la situation difficile du protestantisme en Syrie, et il nous parut important qu'il pût trouver un appui chez les Eglises protestantes du pays mandataire. Aujourd'hui le protestantisme français a compris cette tâche; d'autres milieux s'en préoccupent également. — Le sentiment de cette responsabilité a en effet contribué à la création de l'Action Chrétienne en Orient. Son but est triple:

- 1) secours matériels aux Arméniens et autres chrétiens indigents;
- 2) évangélisation parmi les chrétiens d'Orient;
- 3) mission parmi les Musulmans.

De là le nom plus général qui a été donné à cette Mission: Action Chrétienne en Orient.

La Syrie ne resta pas l'unique champ d'activité de l'Action Chrétienne en Orient; depuis 1923, une immigration continue de réfugiés arméniens s'est produite en France même; nous sommes heureux d'avoir été là pour les recevoir et leur rendre des services.

Les amis de l'œuvre.

La base de l'œuvre et le cercle des amis ont heureusement suivi le développement du travail de l'A. C. O. Elle a tout naturellement le plus grand nombre de ses souscripteurs en Alsace, mais de plus en plus aussi dans les autres départements de France. Les dépenses, qui étaient de 61.000 francs en 1923, se sont élevées à 365.000 francs en 1926 et à 524.460 francs pour l'exercice 1928/29.

Le Comité de l'A. C. O. se compose de pasteurs et de laïques habitant surtout en Alsace, mais aussi dans des villes des autres départements, telles que Marseille, Nîmes, Valence,

Lyon, Paris, etc. Les bureaux de l'œuvre se trouvent à Grafenstaden près Strasbourg.

L'A. C. O. a des amis, en dehors de la France, surtout dans les Pays-Bas, où un Comité auxiliaire sous la présidence de M. le baron G. L. van Boetzelaer a pu être formé. Plusieurs comités régionaux et locaux soutiennent ses efforts. En Belgique également l'A. C. O. possède des amis, de sorte que c'est surtout le Nord-Ouest de l'Europe où son action en faveur de la Cause du Christ et des chrétiens en Orient s'exerce. Elle compte cependant aussi des amis dans plusieurs autres pays, en particulier en Suisse.

L'organe de la Mission est «Le Levant», paraissant huit fois par an en édition française, allemande et hollandaise. Le chiffre total du tirage est de 20.000 exemplaires. — Une feuille mensuelle d'évangélisation, «Panpère» (Le Messager) écrite en arménien et en turc (avec un tirage de 2.000 exemplaires) est publiée à Marseille et envoyée dans plus de vingt pays différents, preuve éloquente de la dispersion des chrétiens d'Arménie.

L'Action Chrétienne en Orient est heureuse d'avoir pu rendre en Syrie, comme en France, quelques services à ce peuple martyrisé.

Statistique du travail.

(Situation au 1er avril 1930.)

SYRIE (Alep).

Travail d'Assistance, Secours aux enfants: Mlle Hedwige Bull.
Aide: M. Nazar Jéprémian.

Travail médical. — Hôpital Béthesda: Dr. A. Monnier*), Mme A. Monnier (salle d'opération), Sœur Marie Steyger, directrice de l'hôpital; infirmières arméniennes: Mlles Gulitza, Zarouhi, Marie, Loussaper; interprète: M. Krikor.

Travail scolaire: Participation au traitement de l'instituteur Haidostian, directeur de l'école arménienne-protestante du Camp. Leçons de méthodologie pour institutrices par Mlle H. Bull.

Travail industriel: Tissage «Elim». Gérant: M. Haroutioun Kambourian. — Expédition d'ouvrages arméniens en France, en Hollande et en Suisse: Mlle H. Bull avec deux aides arméniennes: Mmes Tervand et Sabel.

Travail d'évangélisation:

A Alep: Mlle H. Bull; à Damas: Mlle Nouritza Lévo-
nian, évangéliste arménienne.

* * *

Futurs missionnaires pour l'œuvre en Syrie: M. Paul Siefer, pasteur à Algolsheim (H.-R.); Mlle R. Kunz, docteur, sa fiancée.

FRANCE.

Marseille: M. le pasteur J. Ghazarossian; M. le professeur Krikor Khayigian (travail parmi la jeunesse; publication de littérature arménienne chrétienne); M. Gulchane Badakian,

*) Le docteur Monnier quittera le service de l'A. C. O. à partir du 1er juillet 1930 et ouvrira une clinique privée à Alep. Il sera remplacé dans la direction de l'œuvre médicale de la mission par Mme Siefer, doctoresse. L'A. C. O envisage d'ailleurs un transfert de son œuvre médicale en dehors d'Alep.

évangéliste-colporteur*); Mlle Esther Demirdjian, secrétaire.

Lyon: M. le pasteur J. Barsoumian; M. Nighogossian*), évangéliste.

Pont-d'Aubenas: M. Papazian*), évangéliste.

Valence: M. Vahan Sahaguian*), évangéliste.

Paris: M. Zakaria Boudakian, évangéliste (desservant par intérim l'église arménienne-évangélique de Paris); Mlle Christine Wiedeman, évangéliste; Mlle H. Hagopian, évangéliste.

En préparation pour l'œuvre:

MM. Israël Aprahamian; Nersès Khatchadourian; Samuel Bakalian; Calvin Barsoumian; Mlle Sophie Barsoumian (Institut Biblique Emmaüs, Vennes s. Lausanne).

MM. Zakaria Boudakian; Nazaret Salibian (Institut Biblique de Nogent-s.-Marne).

Administration de l'A. C. O.:

Graffenstaden-Strasbourg: M. le pasteur P. Berron, directeur; M. Léon Kuhm, trésorier; M. H. Lienhard, secrétaire-vice: Mlle M. Trautmann, secrétaire. — M. J. Christen (membre du Comité), expédition des ouvrages arméniens pour la France. — Le travail de MM. Berron, Kuhm et Christen est bénévole.

Utrecht: Mlle Cato de Witte, secrétaire pour la Hollande (conférences, vente d'ouvrages arméniens, rédaction et publication de l'édition hollandaise du «Levant»).

*) travaillant en collaboration avec l'A. C. O., mais salarié par la Société Evangélique de Genève.



Expédition d'ouvrages arméniens
(Mlle H. Bull et ses deux aides arméniennes).



L'œuvre médicale de l'A. C. O.
(Sœur Marie Steyger et une jeune malade arménienne).



Petits protégés de l'A. C. O. à Alep.



Salle de réunion de l'A. C. O. à Décines près Lyon.

Action Chrétienne en Orient

Oeuvre de secours et d'évangélisation en Syrie et en France

Siège social: STRASBOURG (Bas-Rhin)

Bureaux: GRAFFENSTADEN près Strasbourg.

Directeur: M. Paul BERRON, pasteur, Graffenstaden (Bas-Rhin).

Trésorier: M. Léon KUHM, professeur, 11, rue Ohmacht, Strasbourg.

Compte chèque postal:

Action Chrétienne en Orient 135.36, Strasbourg.

Le Levant, périodique de l'A. C. O., est envoyé sur demande à tous les amis et souscripteurs de l'œuvre. Adresser les commandes au directeur.

Le Comité de l'Action Chrétienne en Orient

se compose des personnalités suivantes:

France: M. le pasteur *Berron*, Graffenstaden (Bas-Rhin); Mme Jean *Bianquis*, Paris; M. le pasteur *Birmelé*, Strasbourg; M. Jean *Christen*, Graffenstaden; M. le pasteur J. *Desbœufs*, Cleebourg (Bas-Rhin); Mme L. *Dietz*, Grendelbruch (Bas-Rhin); M. Edmond *Doll*, industriel, Mulhouse; M. le pasteur *Gottsched*, Munster; Mme Louis *Grunewald*, Strasbourg; M. le pasteur *Hoffet*, Strasbourg; Mlle M. *Hirschler*, Wissembourg (Bas-Rhin); M. le pasteur *Kaltenbach*, Marseille; M. le pasteur *Krafft*, Strasbourg; M. le professeur *Kuhm*, Strasbourg; Mlle M. *Kuntz*, Colmar; M. le pasteur *Lickel*, Mulhouse; Mme Pierre *Lombard*, Lyon; M. G. *Mahler*, agriculteur, Mietesheim (Bas-Rhin); M. J. *Mazet*, directeur de l'Office départemental du Travail, Nîmes; M. le pasteur *Metzenthin*, Strasbourg; M. le docteur *Meyer*, Guebwiller (Haut-Rhin); M. le professeur Jean *Monnier*, Strasbourg; Mme R. *Muller*, Furchhausen (Bas-Rhin); M. Eug. *Murbach*, négociant, Strasbourg; M. L. *Ottmann*, Fontenay-aux-Roses (Seine); Mme L. *Patris-Rouvé*, Strasbourg; M. le pasteur *Rohr*, Valence; M. J. *Siefert*, négociant, Colmar; M. le pasteur *Speckel*, Soultz-sous-Forêts (Bas-Rhin); M. E. *Stampf*, Schiltigheim; M. J. *Studlé*, directeur, Strasbourg; M. *Wernher*, évangéliste, La Petite-Pierre (Bas-Rhin).

Hollande: M. le pasteur van *Arkel*, Utrecht; M. le baron van *Boetzelaer*, Bilthoven; Mme A. *Correvon-van Lynden*, Velp; M. le pasteur W. A. *Hoek*, Amsterdam; M. M. P. Th. à Th. van *der Hoop van Slochteren*, Doorn; M. le professeur Dr. J. W. *Pont*, Bussum; Mlle Mia *Pont*, Bussum; Jhr. K. A. A. von *Steiger*, Bilthoven; Mme Marion *Veren*, La Haye; Mlle Cato de *Witte*, Utrecht.

Suisse: M. le pasteur *Antonin*, Venes s. Lausanne; M. le pasteur *Burnat*, Genève.

IMPRIMERIE CENTRALE
CH. HILLER
STRASBOURG (BAS-RHIN)
